



“Éléonore en mer”

Collèges en Scène 2012-2013
Montmort-Lucy / Vertus

“Éléonore en mer”

“Éléonore en mer”

Collèges en Scène 2012-2013
Montmort-Lucy / Vertus



Diable à 4 pattes

Éléonore en mer

Tout au départ, le scénario d'un court métrage d'animation de Jean-François Laguionie : *Le Fabuleux Voyage*. Ce récit initiatique débute par l'histoire de la découverte d'un petit carnet de bord, retrouvé sur une plage française. Ce cahier a été écrit par les époux Akenbury, américains partis en 1905 sur une petite barque pour traverser l'Atlantique. Ce voyage durera toute leur vie.

Ensuite, la démarche de la Cie Le Diable à 4 Pattes. Pour sa 8^e création, la compagnie s'est tournée vers les classes de collège en travaillant toujours dans une démarche globale d'ateliers de rencontres, de conférences et d'initiation.

De là, la rencontre et le travail avec les élèves des collèges de Vertus et de Montmort-Lucy, ainsi que leurs professeurs.

Avec ce projet, différents volets de la création ont été abordés et développés en ateliers :

- travail sur le décor avec l'aide d'un plasticien ;
- travail sur le jeu théâtral avec les acteurs et le metteur en scène ;
- travail sur la création à proprement parler de la pièce ;
- travail de rencontre, récit et écriture autour du journal de bord.

C'est ce travail d'écriture que vous tenez entre les mains.

Un grand merci aux élèves, aux principaux et professeurs des établissements qui se sont pleinement investis dans ce projet ambitieux.

Nathalie Léger

Présidente de la Cie Le Diable à 4 Pattes

René-Paul Savary

Sénateur de la Marne

Président du Conseil général de la Marne

montmort-lucy

octobre 2012

**par Élise, Lina, Emma,
Lana, Laurie, Julien,
Manon, Mallory, Mélina,
Océane , Pauline, Lou,
Anton, Damien, Andréas.**

Capucine

Habitant la province de Québec, Capucine est une blonde aux yeux verts de seize ans. Parfaitement proportionnée, elle mesure 1 mètre 65 et pèse 50 kilogrammes. D'ordinaire très gentille, elle peut s'énervier très vite : une fois que son frère touchait à ses effets personnels, elle lui a cassé un doigt.

Elle est l'amie de...

Valentin

Québécois lui aussi, Valentin est un roux de seize ans aux yeux bleus. Il mesure 1 mètre 70 et affiche 67 kilogrammes sur la balance. C'est un garçon très agressif. Impatient de toucher son héritage, il n'a pas hésité à tuer sa propre mère. Malheureusement, la police a su assez vite qu'il était le meurtrier et s'est lancée à ses trousses. Pour échapper à la prison, il s'est décidé à fuguer. Il compte fuir dans une barque et traverser l'Atlantique pour se cacher en Europe.

Sa grande amie Capucine décide de fuguer avec lui...

par Élise et Lina...

Listes des choses diverses qu'ils emportent sur leur bateau...

Capucine	Valentin
8 tee-shirts, 5 jeans, des bottes, un portable, du chewing-gum, 9 culottes, 20 chaussettes, 2 pull-overs, 1 anorak, des bonbons, son doudou, des photos, des bougies, 2 chaussures, 3 bonnets, 1 manteau, 1 briquet, des petits pois, 1 plaque de gaz solaire, des pommes de terre, 1 maillot de bain, 1 trousse de secours contenant des pansements, de l'Advil, du Doliprane, du Maxilase et des pastilles pour la gorge. Elle n'oublie pas : 1 gilet de sauvetage, des œufs, du lait et un journal de bord vierge.	10 caleçons, 1 radio, 1 parapluie, 5 jeans, 1 basket, 5 chemises, 1 botte, 1 chapeau, 5 pull-overs, 2 manteaux, 10 tablettes de chocolat, 12 yaourts, des outils, des jeux de société, du jus d'orange, du Coca-Cola, 1 canne à pêche, 1 seau, 2 paires de claquettes, 3 couettes, 2 oreillers, 4 poulets, 10 sacs-poubelle, 2 carnets, du savon, une arme, des oranges.

Un an après le départ, extraits des journaux de bord de Valentin et Capucine...

Capucine. – Nous sommes le 16 janvier 2000. Cela fait déjà un an que nous sommes partis. Depuis peu, nous voguons sur une péniche qui se nomme Camember. Tout va bien. Enfin, si j'oublie quelques désagréments de santé. Mais comment ai-je pu oublier ma Ventoline ? Je suis asthmatique et sans elle j'ai vraiment beaucoup de mal.

Nous avons croisé en août la route d'une jeune fille qui fait le tour du monde en bateau. Elle s'appelle Anémone et est très charmante. Elle a passé tout l'automne avec nous, son bateau naviguant au côté de notre barque. Elle nous a fait goûter les chocolats qu'elle avait ramenés d'Afrique. Et cela m'a énormément plu !

C'est peu après que nos chemins se soient séparés que Valentin a trouvé la péniche Camember. En fait, une nuit, alors que je dormais, il a plongé sans bruit et est parti je ne sais où. Le matin, j'ai eu la surprise très désagréable de me trouver seule au milieu de l'océan. Je commençais à paniquer quand la péniche est apparue à quelques miles de moi. Depuis le pont, Valentin m'adressait de grands signes de la main.

Camember est une péniche au top, mais Valentin est resté très évasif sur la façon dont il l'avait trouvée. Je n'ai pas trop insisté parce qu'il a un caractère de chien quand on l'énerve. C'est un drôle de garçon et, même s'il est mon ami, ses idées bizarres me dérangent un peu. Par exemple, pour mon dix-septième an-

niversaire, il m'a offert une bague en fil à poisson. Elle aurait pu être jolie, cette bague, mais il ne s'était pas donné la peine de laver le fil et là, elle sentait atrocement mauvais. Je l'ai jetée à la mer en insultant Valentin.

Quelque temps plus tard, nous avons fait halte à Tahiti. Pendant que Valentin passait ses journées à faire des travaux sur la péniche, j'ai rencontré en me promenant un jeune homme tout à fait à mon goût. Nous avons... et puis nous avons encore... et puis... je suis tombée enceinte.

Valentin n'est pas au courant. Il conduit la péniche. Et moi je rêve à mon tahitien... Quand j'aurai dix-huit ans, j'irai le rejoindre et tant pis pour Valentin.

Valentin. – 16 janvier 2000. Nous sommes partis il y a un an tout juste. J'ai volé une barque dans le port et nous avons pris le large, comme ça, droit devant nous. Capucine a bien voulu venir avec moi, mais elle ignore des vraies raisons de ce voyage.

Comme la barque était trop petite, Capucine se plaignait sans arrêt. Et puis ce n'était pas pratique : dormir à tour de rôle, par exemple. Une nuit, elle dormait, pas moi. On a croisé une péniche, qui a même failli nous rentrer dedans. J'ai nagé pour rattraper la péniche, je me suis hissé à bord. J'ai tué tous les passagers et tous les marins, j'ai jeté leurs cadavres à l'eau, j'ai volé la péniche. Maintenant, on vit dessus, c'est bien.

C'est bien, mais Capucine a un sale caractère. Par exemple, pour son anniversaire, je lui ai offert un cadeau, une bague que j'ai fabriquée moi-même avec du fil de pêche. Mais elle a trouvé que la bague sentait mauvais et elle l'a jetée par-dessus bord en m'insultant.

Un peu plus tard, nous avons fait halte à Tahiti. J'en ai profité pour réparer deux ou trois bricoles sur péniche. Capucine est partie se promener je ne sais pas où. Pendant ce temps-là, une belle fille m'a tapé dans l'œil...

Une grosse dispute

CAPUCINE. – Tu dois comprendre ma situation, Valentin. J'ai un fils de quatre ans et il ne connaît pas son père. Il doit le rencontrer. Il faut que nous partions. Je dois te quitter...

VALENTIN. – Tu vas me quitter... D'accord... Mais avant que tu partes, j'ai une question à te poser...

CAPUCINE. – Vas-y, je t'écoute...

VALENTIN. – Ton test de grossesse, tu l'as trouvé où ?

CAPUCINE. – Hein ? Mais je n'ai pas eu besoin de test de grossesse. Au bout de trois mois, j'ai bien compris ce qui m'arrivait, ça se voyait comme le nez au milieu de la figure...

VALENTIN. – Tu sais, moi aussi, j'ai des choses à te dire...

CAPUCINE. — D'accord.

VALENTIN. — Tu sais pourquoi j'ai quitté Québec ?

CAPUCINE. — Ben, parce que tu ne t'entendais pas avec tes parents...

VALENTIN. — J'ai bien peur que ça soit un peu plus grave que ça, Capucine...

CAPUCINE. — Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu m'inquiètes...

VALENTIN. — On est partis si vite que tu n'as pas pu écouter la radio ni lire les journaux... Tu te rappelles ma mère ?

CAPUCINE. — Oui. Et alors ?

VALENTIN. — Eh bien... Je l'ai tuée.

CAPUCINE. — Quoi ?

VALENTIN. — Je l'ai tuée pour hériter de sa fortune. Mais je m'y suis mal pris. La police a tout de suite su que c'était moi. Et c'est pour ça qu'on est là. Au milieu de l'océan.

CAPUCINE. — Tu as tué ta mère !

VALENTIN. — Eh oui...

CAPUCINE. — Laisse-moi partir, maintenant. Laisse-moi emmener Malo. Nous te laisserons tranquille pour toujours...

VALENTIN. — Mais bien sûr, Capucine, je vais vous laisser partir. J'ai juste encore une chose à te dire... Oh, presque rien... Tu vois, cette péniche sur laquelle nous nous trouvons ? En réalité, elle n'était pas abandonnée sur la mer... Il y avait des marins et des passagers... Quand on a tué une fois, après c'est facile...

CAPUCINE. — Tu... tu... tu...

VALENTIN. — Je les ai égorgés.

CAPUCINE. — Tu es un monstre !

VALENTIN. — Un monstre, non ! Tu n'as jamais fait de bêtises, toi ?

CAPUCINE. — J'ai cassé le petit doigt de mon frère ! Ça n'a rien à voir !

VALENTIN. — On commence par un doigt et puis...

CAPUCINE. — Je t'en supplie, laisse-nous partir !

VALENTIN. — Mais oui. Tout de suite. Avant, je voudrais simplement que tu me prépares à manger. Pendant ce temps-là, je m'occuperai de Malo...

CAPUCINE. — Non ! Malo reste avec moi !

VALENTIN. — Pourtant, c'est la seule solution. Comment préparer à manger avec un gamin dans les jambes ?

CAPUCINE. — Je fais mes valises immédiatement et nous partons tout de suite dans la vieille barque !

VALENTIN. — Oh non ! Tu ne peux pas partir comme ça, en emportant tout avec toi !

CAPUCINE. — Je te laisse un portable !

MALO. — Maman ! Des requins !

Valentin sort une arme de la poche de son pantalon et abat les requins.

VALENTIN. — Voilà, ils sont morts. Vous n'avez plus rien à craindre... Sauf...

Valentin pointe son arme sur Capucine et Malo. Capucine bondit et pousse Valentin à l'eau. Elle se précipite ensuite sur le gouvernail, met le moteur en marche. La péniche s'éloigne rapidement de Valentin qui disparaît de la surface de l'eau...

Journal de Capucine

16 janvier 2005

Je n'ai toujours pas retrouvé le père de mon fils, qui a maintenant cinq ans... Je vis chez une amie, à Londres, Anémone, qui est mariée et a deux petites jumelles de sept mois, Annie et Julie. Je travaille comme professeur de gymnastique pour préparer mon retour en France. Sauf incident de dernière minute, Malo et moi devrions prendre le train demain matin, l'Euro Star, direction Paris...

C'est grâce à Malo que nous avons pu atteindre l'Angleterre. Pendant des semaines, avec obstination, il m'a dit « Vers le sud. » Et il me montrait la direction avec sa main. « Tu es sûr, Malo ? » lui demandais-je. « Par là » répondait-il sans jamais hésiter. Et ma foi, c'était vrai. Comment a-t-il su qu'il fallait garder cap au sud, je ne le saurai sans doute jamais. L'essentiel, c'est que...

Mais je tends l'oreille, car la radio, en sourdine dans la cuisine, annonce que... Youpi ! Valentin, qui n'était pas mort, s'est fait arrêter ! Bonne nouvelle : ça le calmera un peu.

17 janvier 2005

Nous avons dit au revoir et merci à Anémone, puis nous sommes partis avec nos valises et nos sandwiches.

Nous voilà en France. J'ai bien préparé les choses et à la gare une dame m'attend pour me remettre les clefs du studio dans lequel nous allons vivre désormais. Malo est déjà inscrit à l'école, l'école Saint-Jean, juste en face de chez nous. Et moi, j'ai rendez-vous pour mon embauche au club de gym Gym Compet Verdict.

Le directeur de Gim Compet Verdict n'est autre que mon frère. C'est lui qui me remet les clefs du club et le badge que je devrais porter. Nous nous embrassons et nous nous câlinons. Je lui demande pardon pour tout ce que j'ai fait subir à la famille, mais tout est déjà pardonné depuis longtemps.

Le soir, mon frère et Julia, sa femme, viennent dîner à la maison. Mon frère, en rencontrant Malo, se découvre oncle et en est très fier.

Julia est très sympathique. Elle ne tardera pas à devenir une amie...

Journal de Valentin

Capucine est une idiote. Je le savais déjà, mais là j'en ai la confirmation. Elle m'a cru noyé, mais je faisais semblant. À sa place, je me serais assuré que ma victime était bien morte. Tant pis pour elle...

J'ai nagé dans le sillage de la péniche. Celle-ci s'est arrêtée.

J'ai entendu Capucine dire à Malo : « Malo, va nous pêcher un poisson ou deux pour le repas, s'il te plaît... » Le mioche a répondu « Oui, Maman » et il s'est installé avec sa canne à pêche sur le pont arrière.

Mon plan, c'était de remonter à bord et de les tuer tous les deux, mais en voyant le petit Malo préparer ses lignes, je ne sais pas pourquoi, je me suis senti incapable de leur faire du mal. J'ai compris que je devais retourner au Québec et me rendre.

Malo m'a aperçu à ce moment-là. Et il m'a fait un petit signe de la main.

— Malo, écoute-moi. Ta mère n'y connaît rien en navigation. Si vous voulez aller à Londres, il faut mettre le cap au sud. Toujours au sud. Le sud, tu te souviendras ?

— C'est par où, le sud ?

— Par là...

J'ai montré le sud.

— Tu te souviendras ?

— Je me souviendrai.

Je l'ai regardé encore un instant et puis je me suis mis à nager en direction du Québec.

J'ai nagé bien longtemps et plusieurs fois j'ai cru mourir de froid, de fatigue, de faim. Mais me voilà au Québec désormais. Je ne prends pas le temps de me sécher, je fonce tout droit jusqu'au premier poste de police.

— Arrêtez-moi.

— Bonjour, Monsieur. Vous dites ?

— Je dis : arrêtez-moi. J'ai tué ma mère. Je m'appelle Valentin. J'ai tué ma mère et je m'en veux.

— Vous êtes Valentin, le tristement fameux tueur de mère ?

— C'est moi. Et j'ai aussi assassiné l'équipage et les passagers d'une péniche que j'ai donnée à une amie et son enfant.

— Bon, là, on vous arrête.

— Merci.

Dix ans plus tard, je sors de prison.

Ma chérie m'attend dehors.

Pendant mes années de captivité, j'ai eu le temps de la retrouver, cette belle fille rencontrée à Tahiti.

Nous avons longuement correspondu et puis...

— Bonjour, mon chéri. Il faut nous dépêcher, les invités sont déjà tous là et ils nous attendent.

— D'accord. Laisse-moi te prendre dans mes bras.

— Non, tout à l'heure. Tu auras tout le temps de me prendre dans tes bras après que nous serons mariés. Et même, tu auras toute la vie...

Cléo Scott

Cléo Scott a 17 ans, de longs cheveux blonds bouclés. Elle pèse 50 kilogrammes et ses yeux sont verts. Elle vit à New York où elle exerce la profession de pilote d'avion. C'est même la plus jeune pilote femme de toute l'histoire de l'aéronautique. Cléo est le plus souvent drôle et gentille, mais il lui arrive de mentir.

Matthys Nuage

Matthys Nuage, 18 ans, a le cheveu blond, court et lisse. Ses yeux sont bleus et il pèse 55 kilogrammes. Comme Cléo, il vit à New York, et comme elle encore, il travaille dans les avions. Mais lui est steward. Cléo, aimable et intelligent, se montre parfois rebelle, surtout envers ses parents...

Cléo et Matthys sont deux bons amis. Ils ont l'habitude de se promener ensemble pour se délasser de leurs voyages aériens. Un jour, ils se promènent au bord de l'Hudson, le fleuve qui traverse New York. Une barque flotte sur le bord de la rive, en apparence abandonnée. Ils la trouvent si jolie, si charmante, qu'ils décident de faire un petit tour sur le fleuve à son bord. Le clapotement de l'eau, la beauté du paysage — les gratte-ciel immenses dans le soleil —, tout cela les enchante et ne tarde pas à les faire doucement somnoler, puis s'endormir tout à fait. Quand ils se réveillent, le fleuve a poussé la barque jusqu'à l'océan et l'océan les a entraînés loin de la terre...

par Emma et Lana...

**Liste des choses diverses qu'ils découvrent
sur leur bateau et dans leurs poches...**

*1 miroir, des maillots de bain, des cannes à pêche,
1 couteau suisse, du saucisson, 1 Rubik's Cube,
1 panier entouré de tissu, des fruits, des bougies.
Bref, il y a là de quoi faire un bon pique-nique
et survivre quelques temps...*

**Un an après le départ,
extraits des journaux de bord de Cléo et Matthys...**

Matthys. – Voilà un an que nous nous trouvons au milieu de l'océan. Nous avons réussi à transformer cette petite barque en yacht, ou presque. Nous aurions pu être secourus. En effet, à deux reprises nous avons croisé des bateaux. Nous aurions pu abandonner notre embarcation et regagner la terre ferme, mais nous avons compris, jour après jour, que nous aimons cette vie. Nous nous sommes contentés de demander un peu de nourriture, pour améliorer notre ordinaire, composé pour l'essentiel de poisson que nous pêchons — il y a longtemps que nous avons fini le saucisson. Nous avons reçu des chips et c'est assez délicieux.

La vie sur l'océan n'est pas toujours facile. Par exemple, il y a peu nous avons été victimes d'une attaque de poissons-chat volants. Une grenouille de mer a sauté dans la bouche de Cléo. Il n'y a pas de brosse à dents et Cléo me dit souvent que ça se sent...

Il faut remarquer que durant cette année, Cléo a développé la capacité remarquable de parler avec les animaux...

Cléo. – Cette année, une grenouille m'a sauté dans la bouche. Matthys était mort de rire. Moi, j'ai failli m'étouffer en avalant la grenouille. Nous avons été attaqués par des poissons-chat volants. Un bateau de passage nous a donné des chips goût bolognaise. C'était très bon...

J'en ai marre de Matthys. Il ne s'est pas lavé les dents depuis un an !

MATTHYS. — Fiche-moi la paix.

CLÉO. — Matthys... Je crois que tu es amoureux de moi...

MATTHYS. — Pff !

CLÉO. — Matthys...

MATTHYS. — Ben oui c'est vrai et alors ?

CLÉO. — C'est ça que tu n'arrivais pas à me dire ?

MATTHYS. — Ouais !

CLÉO. — Tout de même, donner des coups de pagaie à un dauphin pour dire qu'on est amoureux, faut le faire !

MATTHYS. — Pff !...

CLÉO. — Allez, viens, moi aussi je t'aime... Mais promets-moi de ne plus jamais recommencer...

MATTHYS. — Pff... Mouais...

Voilà. C'était notre dispute. Heureusement, elle finit bien. Avant, il y a en eu plein d'autres, mais jamais une comme celle-ci...

L'arrivée de Matthys et Cléo

Un jour, Cléo voit une terre à l'horizon.

Elle hurle de joie, elle la montre du doigt à Matthys.

— Matthys ! Matthys ! Un continent !

— Ouais, et alors, c'est tout ?

— Évidemment, j'aurais dû me douter que tu t'en ficherais...

Puis, ils arrivent sur le continent. De loin, Cléo croit reconnaître la Tour Eiffel, mais en réalité il s'avère que c'est une girafe. « La Tour Eiffel doit se trouver plus loin » se dit Cléo. En découvrant la créature au long cou, Flipper, le dauphin de Cléo, prend peur et il se cache sous le bateau.

Cléo est désolée, mais Flipper ne pourra pas rester avec eux...

— Flipper, lui dit-elle, tu es sans doute le plus beau dauphin du monde depuis que je t'ai repeint en rose. Mais nous allons arriver, même si je ne sais pas où encore exactement, et tu devras partir, partir sans moi...

Flipper se met à pleurer. Cléo est un peu comme sa mère, puisqu'elle l'a adopté à sa naissance.

— Tu es un merveilleux dauphin, dit Cléo, des larmes plein les yeux.

Puis elle donne à Flipper quelques friandises et une photo d'eux deux.

— Tu mangeras les friandises avec tes copains... Maintenant, je dois partir. Adieu, Flipper.

Même Matthys est ému lui aussi, bien qu'il s'efforce de le cacher :

— Au revoir, saleté de dauphin...

Matthys et Cléo se mettent en marche à la recherche de quelqu'un qui puisse leur indiquer la direction de Paris. Bientôt, ils croisent un pêcheur bien aimable qui leur annonce qu'il vit à Paris et se propose de les y emmener dans sa voiture.

Le trajet est assez court et Cléo s'étonne que Paris et ses abords soient peuplés de lions et de girafes.

— C'est bizarre, dit-elle à Matthys, je n'aurais jamais cru qu'il fit aussi chaud à Paris... Et puis ces maisons en bois...

Matthys hoche la tête, pensif.

— Mouais, c'est louche, ces baraques en bambous. Et puis tous les gens sont noirs...

Il se penche sur le conducteur de la voiture...

— Dites, Monsieur, nous sommes bien en France ? Vous nous emmenez à Paris, la capitale de France ? L'aimable pêcheur écarquille les yeux et éclate d'un rire énorme.

— Mais non, mes amis ! Ici, c'est l'Afrique ! La Casamance ! Et Paris, c'est le nom de mon village ! Ah ah ah !

Ils ont finalement décidé de rester à Paris, en Afrique.

D'abord parce qu'il n'était pas question de reprendre la mer ! Cinq ans de disputes et de tension, cinq ans à réfléchir si l'on mangerait du saucisson ou des chips, des chips ou du saucisson, cinq ans en short dans le froid et sous la pluie... C'était tout simplement fatigant, presque désespérant... Ce cauchemar-là, c'était fini !

Ensuite, parce que l'accueil qu'on leur a fait à Paris, le petit village de pêcheurs aux maisons de bambou, fut merveilleux. Après avoir ri comme jamais, les habitants les ont invités à vivre parmi eux.

C'est ainsi qu'ils ont bâti une maison, en bambou, non loin de la plage, et que quelques mois plus tard venait au monde une petite Fanny, une enfant rousse aux yeux bleu-vert... C'est assez de bonheur pour n'en vouloir pas davantage... sauf peut-être un petit frère ou une petite sœur pour Fanny...

Parfois, Cléo marche le long de la plage et elle pense à Flipper. Les années n'ont pas atténué le manque qu'elle a de lui. Et toujours, elle espère apercevoir sa silhouette rose bondir joyeusement au-dessus des flots scintillants...

Hélène Assadiouy

Hélène Assadiouy est une fêtarde, gentille, mais colérique. Elle a 19 ans et elle vit à New York. Elle est fleuriste. Ses longs cheveux blonds lisses font merveille auprès de la clientèle. Tout comme ses beaux yeux bleus. Et pour ne rien gâter, elle mesure 1 mètre 70 et pèse 60 petits kilos. Son chien, car elle a un chien, s'appelle Patchoum. Elle aime secrètement Joël Govin...

Joël Govin

Ce beau jeune homme de vingt ans, aux cheveux noirs coupés courts, aux yeux verts et plutôt bien fait de sa personne (1 mètre 80 pour 70 kilos), manifeste en toute circonstance beaucoup de calme et de gentillesse. Il n'a qu'un péché mignon, la gourmandise. Il a une blessure au fond du cœur : il a été adopté et ne sait pas qui sont ses vrais parents...

Hélène et Joël travaillent ensemble — Joël est livreur. Le patron de la boutique de fleurs demande à Joël de préparer une commande énorme à destination de l'Europe, et plus exactement de France. Et comme c'est un homme plutôt bizarre, il exige d'Hélène et de Joël qu'ils aillent eux-mêmes faire la livraison de l'autre côté de l'Atlantique en utilisant une petite barque à rames. Comment refuser ? Ni Joël ni Hélène ne veulent perdre leur travail...

par Laurie et Julien...

Liste des choses diverses qu'ils emportent sur leur barque...

*Aliments, médicaments, cannes à pêche, couvertures,
oreillers, couverts, vêtements, le chien Patchoum et,
bien sûr, les monceaux de fleurs à livrer.
Joël a pris un petit carnet pour noter au jour le jour les
épisodes de cette étrange aventure.*

Un an après le départ, extrait du journal de bord de Joël...

Au cours de l'année qui vient de s'écouler, nous avons vu deux requins et un dauphin. Nous avons essuyé une tempête, qui m'a précipité à l'eau, mais au final il y a plus de peur que de mal et nous avons bien ri. Hélas, toutes les fleurs sont passées par-dessus bord. Tant pis pour la livraison. De toute façon, elles étaient complètement fanées.

C'est une drôle de vie, mais nous sommes heureux. Nous avons décidé de continuer comme ça jusqu'à la fin de nos jours.

Bien sûr, de temps en temps, il y a de violentes disputes...

Une dispute

JOËL. – Passe-moi les chips, s'il te plaît...

HÉLÈNE. – Hé, tu pourrais bouger tes fesses, un peu, de temps en temps...

JOËL. – Bah, tu peux faire ça, quand même, non ?

HÉLÈNE. – Je suis pas ta bonne.

JOËL. – Et ben moi, je suis pas ton chien !

HÉLÈNE. – Comment ça, mon chien ?

JOËL. – Dis donc, qui est-ce qui rame sur ce rafiote toute la journée ? C'est Monsieur Moi-Même !

HÉLÈNE. – Ah oui, parlons-en ! Tu rames si bien que tu as trouvé le moyen de tomber deux fois à l'eau...

JOËL. – Oui. Et toi, quand je suis tombé à l'eau, plutôt que de m'aider, tu t'es mise à rigoler.

HÉLÈNE. – Je rigole quand je veux. Et puis franchement, il y avait de quoi rire ! Tu te serais vu, à barboter comme un caniche en criant : « Au secours ! Au secours ! Je vais me noyer ! »

JOËL. – Ouais, c'est bon maintenant, arrête. J'ai faim, alors passe-moi les chips.

HÉLÈNE. – Sérieux, tu bouges tes fesses. Mais attention, hein, tombe pas.

JOËL. – Tu es vraiment... Enfin, c'est quand même pas grand-chose de me passer un paquet de chips, non ? C'est encore trop pour toi ? Ça risque de te fatiguer ? Ma pauvre chérie, va...

HÉLÈNE. – Oh, tu me casses les bonbons !

JOËL. – Tu as des bonbons, toi ? Première nouvelle. Et puis c'est vrai, non ? Qui c'est qui rame ? Qui c'est qui pêche ? Qui est-ce monte la garde la nuit ? Qui est-ce qui chasse les requins ? Hein ? C'est toi peut-être ?

HÉLÈNE. – Je te rappelle que je suis enceinte ! Et que c'est pas arrivé tout seul !

JOËL. – Parce que ça va être ma faute maintenant !

HÉLÈNE. – Oui ! C'est toi qui m'as mise enceinte ce soir-là ! C'est pas Flipper-le-Dauphin !

JOËL. – Qu'est-ce que c'est que cette histoire de dauphin ? Ah, je te jure, ça va être marrant d'avoir un bébé avec toi !

HÉLÈNE. – Fallait y penser avant !

JOËL. – T'étais pas d'accord, peut-être ?

HÉLÈNE. – J'aurais mieux fait de me noyer, oui !

JOËL. – T'as jamais arrêté de me gâcher la vie. Tiens, comme quand tu allais raconter des trucs sur moi au patron pour me faire virer...

HÉLÈNE. – Et toi ? Tu as vu comment tu parles de ma mère ?

JOËL. – Mais qu'est-ce que ta mère vient faire là-dedans ?

HÉLÈNE. – Oh, fais pas l'innocent. Tu sais très bien de quoi je parle.

JOËL. – Quoi ? Que j'ai traité ta mère de garce ? Si j'ai dit une fois quelque chose de vrai dans ma vie, c'est ce jour-là !

HÉLÈNE. – Tu es ignoble.

JOËL. – Si ce que je dis est ignoble, je ne te parlerai plus, mais alors plus jamais ! Oublie-moi. Fais comme si je n'existais pas.

HÉLÈNE. – Mais c'est mon vœu le plus cher... Seulement, voilà, tu occupes la moitié de la barque !

JOËL. – Et toi, tu me gâches la vue ! Tu es comme un panneau de sens interdit au milieu d'un jardin !

HÉLÈNE. – Tu es vraiment un être méchant... Dire que je craquais pour toi au début... Je te trouvais tellement joli, tellement gentil... Regarde-toi maintenant...

JOËL. – C'est toi as qui tout fichu en l'air. Toujours à me reprocher quelque chose... Toujours à tout me coller sur le dos...

HÉLÈNE. – Enfin, tu ne fais aucun effort. Il suffirait que tu y mettes un peu du tien pour que ça se passe bien.

JOËL. – Oh, ça je veux bien, mais le problème, c'est que je suis sûr que toi, tu ne feras rien.

HÉLÈNE. – Écoute. Faisons des efforts tous les deux. Essayons, en tout cas. On est en plein milieu de l'océan, si on se laisse aller, ça va mal finir. Je te promets que je ferai tout mon possible.

JOËL. – On ne parlera plus de ta mère ?

HÉLÈNE. – D'accord.

JOËL. – Bon. Je vais y mettre du mien aussi. Et puis... Et puis, je suis désolé pour tout ce que je t'ai dit. Je ne le pensais pas. Je suis vraiment désolé. Et le bébé, je veux en être le père, sincèrement...

HÉLÈNE. – Tu es gentil. Mon bébé va avoir un bon père.

Extrait du journal de bord de Hélène...

Joël et moi avons déjà quatre-vingts ans...

Notre fils Julio a repris la barque, car nous sommes trop vieux...

Extrait du journal de bord de Julio...

Voilà déjà deux mois que mes parents ne sont plus. Je suis seul maintenant... Parfois, je m'ennuie, seul sur cette barque. Mais alors je joue avec le vieux chien Patchoum, qui a quinze ans.

Je crois que je continuerai de ramer jusqu'au bout de ma vie...

Mon père est mort le lundi 14 octobre 1996... Ma mère l'a suivi dans l'au-delà quelques semaines plus tard. Tous les bateaux de l'océan sont venus pour assister aux funérailles. Je pleurais beaucoup. Comme je n'avais pas le courage de le faire moi-même, j'ai demandé à quelques marins qui avaient bien connu Hélène et Joël de jeter les corps de mes parents à l'eau. Alors, tous les bateaux de l'océan ont corné. C'était très émouvant...

Quelque temps plus tard, je suis tombé à l'eau... J'étais fatigué, ou peut-être déprimé... Je ne sais pas... Toujours est-il qu'une sirène m'a sauvé la vie. Mes parents m'avaient parlé des sirènes quand j'étais petit, mais j'avais toujours cru que c'était des histoires. Comme elle me remontait à bord de ma barque, je lui ai demandé son nom. « Laurine », m'a-t-elle répondu. Il m'a suffi d'un seul regard pour tomber amoureux d'elle...

Elle est restée auprès de moi pendant deux jours, temps qu'elle a passé à prendre soin de moi. Rassemblant toutes mes forces et tout mon courage, je l'ai demandé en mariage. Elle a dit oui, tout simplement...

Laurine et moi avons eu cinq enfants : Julien, Mélissa, Enzo, Benoît et Laurie ; et nous les avons en une seule fois, puisque ce sont des quintuplés. J'aime autant vous dire que pour Laurine la grossesse s'est avérée pénible et l'accouchement douloureux. Mais avant cela, il faut raconter que pour nous marier, nous avons dû obtenir l'accord du père de Laurine, Neptune, le Roi des Mers. Contre toute attente, Neptune s'est montré très gentil et il a accepté de transformer sa fille en humaine pour que nous puissions vivre ensemble.

Laurine ne semble pas regretter la vie éternelle... Nous finirons nos jours ensemble, sur notre petite barque...

Un message de Laurie et Julien

Nous sommes les enfants de Julo et Laurine, les petits enfants de Joël et d'Hélène. Nous avons tous les deux onze ans (et quelques heures d'écart) et nous sommes collégiens à Montmort-Lucy, à terre et dans la Marne.

C'est nous qui avons retrouvé les journaux de bord de nos parents et de nos grands-parents.

Et nous sommes fiers d'en avoir recopié pour vous quelques extraits...





Mallory

Mallory a 15 ans, les cheveux blonds en dégradé mi-long avec une mèche violette, les yeux rouges, les cils blancs et un petit nez pointu. Elle est toujours accompagnée d'un petit lézard. C'est une peureuse, très, très, très bavarde et puis une bazardeuse.

Manon

Manon a 16 ans. Yeux bleus, nez fin, cheveux bruns, joues très fines. Elle pèse 51 kilos pour 1 mètre 75. Elle possède deux chiens et un poisson rouge. Elle a peur du noir, c'est une gaffeuse invétérée et elle est bavarde comme une pie.

Manon et Mallory sont les meilleures amies du monde et donc elles se disputent de temps en temps. Elles vivent au Brésil avec leurs parents. Mais ceux-là ne veulent pas entendre parler d'un quelconque voyage en France. Or les deux amies meurent d'envie de visiter la France. C'est pourquoi, un jour, secrètement, elles prennent place à bord d'une petite barque, direction la France...

par Manon et Mallory...

Liste des choses diverses qu'elles emportent sur leur bateau...

*2 cannes à pêche, 10 paquets de bonbons,
2 brosse à dents, 10 boîtes de conserve, 1 ouvre-boîtes,
2 savon, des habits, des couverts, 1 paire de ciseaux,
des photos, le lézard, les deux chiens — Saucisse et
Croquette — et le poisson rouge — Nestor.
1 appareil-photo, 1 couverture, 1 parapluie,
1 trousse de secours, 1 K-Way, des outils,
1 petit carnet, 1 stylo...*

Un an après le départ, extraits des journaux de bord de Manon et Mallory...

Manon. — Cher journal, pendant les 365 jours qui viennent de passer, Mallory s'est montrée terriblement embêtante. Elle n'a pas arrêté de se plaindre.

Je ne peux pas tout à fait lui en vouloir, car la vie en mer n'est pas des plus faciles. Les dix premiers jours, nous avons été attaquées par des tortues psychopathes. Et puis ce furent les requins qui nous ont menacées pendant des jours et des jours, jusqu'à ce que nous découvrions qu'ils adorent les bonbons. Maintenant, ils nous suivent en permanence et pour avoir la paix, il faut leur jeter des Tic-Tac.

On a vu le Titanic couler. Trois rescapés ont essayé de monter à bord de notre barque. Ils ne sont parvenus à rien, sauf à nous faire chavirer. Heureusement, à part Mallory et moi, rien n'est tombé à l'eau. Nous nous sommes débarrassées des survivants et nous avons quitté au plus vite le lieu du naufrage.

J'observe des changements importants dans le comportement des chiens et du poisson rouge. Nestor est devenu cannibale et les chiens hurlent à la mort chaque fois qu'une vague heurte un peu fort la coque de la barque. Je sens que je vais finir par jeter par-dessus bord tout ce petit monde.

Pour couronner le tout, Mallory vient de se faire mordre le nez par un crabe et recommence à se plaindre.

J'en ai marre ! Je n'en peux plus ! Je vais balancer Mallory à l'eau !...

Mallory. — Cher journal, aujourd'hui cela fait un an que l'on est parties. On n'est pas encore arrivées... J'ai remarqué que depuis quelque temps, beaucoup de poissons meurent... Manon dit que je me plains souvent, mais non ! À part que la barque est très sale, qu'il fait tout le temps froid, que je me fais piquer

par des tas de petites bêtes, que je dors mal, que c'est inconfortable, que mon lézard est dégoûtant parce que j'ai oublié d'emporter son shampoing et que — aïe ! — un crabe vient de me pincer le nez, à part tout ça, tout va bien et je ne me plains pas.

Il y a quelque temps, le Titanic a coulé sous nos yeux. Nous avons dû nous débarrasser de trois survivants qui avaient fait chavirer notre barque.

Sinon, Manon est énervée. Elle parle tout le temps. Et puis ses chiens n'arrêtent pas hurler...

Une dispute

MALLORY. — Tu veux bien arrêter de ramer, s'il te plaît, j'ai mal à la tête...

MANON. — Non, désolée, je ne peux pas arrêter de ramer. On doit arriver en France.

MALLORY. — Tu le fais exprès ou quoi ? Tu rames de plus en plus fort, je n'entends plus que ça.

MANON. — Je n'arrêterai pas. Je suis pressée d'arriver.

MALLORY. — Oh, tu me soûles !

MANON. — Mallory, j'en ai marre de tes plaintes à répétition et de tes réflexions à deux balles !

MALLORY. — Déjà, je ne me plains jamais. Et ensuite, s'il y en a une ici qui fait des réflexions à deux balles, c'est toi. T'as pas les moyens de faire plus.

MANON. — Tu te fiches de moi ou quoi ?

MALLORY. — Non. Je suis très sérieuse. Et, s'il te plaît, rame moins fort.

MANON. — Mais comment oses-tu me parler comme ça ?

MALLORY. — Pardon ? Je te parle comment ?

MANON. — Comme une maîtresse à son chien !

MALLORY. — Oh, ferme-la... s'il te plaît !

MANON. — Je voudrais bien comprendre pourquoi tu te plains tout le temps...

MALLORY. — Mais je ne me plains pas !

MANON. — Tu passes ta vie à ça !

MALLORY. — Il faut bien que je dise ce que je pense.

MANON. — Et tu ne penses qu'à ça ? Qu'à des choses qui ne vont pas ?

MALLORY. — Tu exagères. Il n'y en a pas tant que ça. Il y a des trucs que je laisse passer...

MANON. — Tu te plains cent fois par jour et tu dis que tu laisses passer des trucs ?

MALLORY. — Il y a des jours où je ne dis rien...

MANON. — Oh, qu'est-ce que tu peux ménervier !

MALLORY. — C'est que ce que je te dis depuis tout à l'heure. Tu ménerves, tu rames trop fort.

MANON. – Continue comme ça et je te fiche à l'eau.

MALLORY. – Je voudrais bien voir ça ! (*Manon se jette sur Mallory et la pousse à l'eau.*) Mais ça va pas, non, espèce de grosse... gloup ! gloup !... Pourquoi tu as fait ça ?

MANON. – Tu me l'as demandé.

Mallory attrape Manon par le bras et la fait tomber dans l'eau à son tour.

MALLORY. – Tu vois ce que ça fait, maintenant !

MANON. – On est vraiment deux idiots. Remontons dans la barque et tâchons de nous entendre.

MALLORY. – Tu as raison, redevenons amies.

Extraits des journaux de bord de Manon et Mallory...

Mallory. – Je ne sais pas comment nous nous sommes débrouillées, mais le pays où nous avons accosté ne ressemble pas à la France telle que nous l'imaginions. D'abord, les habitants ont tous une tête ronde et jaune. Ensuite, ce qu'on trouve dans leurs assiettes n'a vraiment pas l'allure de l'entrecôte-frites dont les Français sont, dit-on, friands. Et puis la langue qu'ils parlent : « Moshi moshi... Wasabi Kitano... »

Après un jour ou deux à marcher, à interroger les passants : « Paris ? Where is Paris ? » et à essayer en vain de comprendre leurs réponses, nous arrivons dans une ville gigantesque, hérissée de building, traversées en tous sens par des trains aériens, bondée d'une foule immense. Là, certains panneaux sont écrits dans une langue dont nous reconnaissons les caractères. Manon me donne un petit coup de coude et me désigne du menton une immense affiche suspendue contre la façade d'un immeuble :

« Bienvenue à Tokyo ! »

Manon

La chose la plus bizarre dans cette histoire, c'est quand un homme que ni Mallory ni moi ne connaissons s'est approché de nous avec un grand sourire et nous a tendu un téléphone...

MANON. – Allô ? Qui est à l'appareil ?

MAMAN I. – Manon ? C'est toi, Manon ?

MANON. – Maman !

MAMAN I. – Oui, Manon, c'est ta mère ! C'est ta mère et elle te dit que, maintenant, vous allez rentrer sur le champ !

MANON. – Il n'y a pas de champ à Tokyo...

MAMAN I. – Tu te fiches de moi là ou quoi ?

MANON. – Maman, comment tu as réussi à nous joindre ?

MAMAN 1. – Quand tu es née, j'ai fait implanter sous la peau de ton bras une puce qui me permet de toujours savoir où tu es et de tout entendre de ce que tu racontes...

MANON. – Quoi ? Mais c'est honteux !

MAMAN 1. – Je suis ta mère.

MANON. – Tu sais ce que j'en dis de ma mère ?

MAMAN 1. – Oui, justement, je sais : j'ai tout écouté, figure-toi. Et ce n'est pas joli-joli...

MANON. – Tu as même écouté quand j'étais aux toilettes ?

MAMAN 1. – Tout !

MANON. – C'est dégoûtant !

MAMAN 1. – Tu l'as dit. Maintenant, passe le téléphone à Mallory, ses parents veulent lui parler.

MANON PASSE LE téléphone à Mallory.

MAMAN 2. – Allô ? Allô ?

MALLORY. – Moshi moshi ?

MAMAN 2. – Quoi ? Hein ? Comment ?

MALLORY. – C'est moi, Maman...

MAMAN 2. – Manon et toi, vous avez intérêt à rentrer tout de suite ! Dire que vous ne nous avez même pas laissé un mot ! Tu sais le sang d'encre que je me suis fait ? Ça fait des années que je n'ai pas fermé l'œil ! J'ai perdu...

MALLORY. – Maman...

MAMAN 2. – ... dix-neuf kilos à m'inquiéter pour toi ! J'ai dépensé plus de...

MALLORY. – Maman...

MAMAN 2. – ... quarante-cinq mille euros en thérapie de groupe ! J'ai engagé des...

MALLORY. – Maman !

MAMAN 2. – ... détectives, des voyantes, des chiens policiers, des astrologues...

MALLORY. – MAMAN !

MAMAN 2. – Si tu savais comme ça me fait du bien de t'entendre, ma petite chérie !

MALLORY. – Maman, je ne peux pas revenir, je suis à Tokyo.

MAMAN 2. – Comment ça, à Tokyo ? Mais vous vouliez aller en France ? Je l'avais bien dit que tu n'étais pas assez appliquée en Histoire-Géographie, que tu ne passais pas assez de temps à réviser tes leçons ! Je te l'avais dit ou pas ? Ah, mais tu n'en faisais qu'à ta tête ! Et que « Maman, tu radotes ! » Et que : « Maman, je ne... »

MALLORY. – Maman ! Je viens de passer plusieurs années à ramer dans une barque ! Mon lézard s'est fait bouffer par un requin ! Les poissons de Manon sont devenus carnivores ! Les chiens n'ont pas arrêté

de hurler ! Et à propos des chiens, pas plus tard qu'hier, l'un d'eux a été transformé en chair à pâté dans un restaurant ! Alors, Maman, je t'en prie, maintenant tais-toi ! (*Mallory raccroche.*) Ah, non mais !

Mallory

Nous avons passé le reste de nos vies au Japon. Ni l'une ni l'autre n'avions le courage de reprendre la mer. Finalement, le Japon c'est aussi bien que la France, surtout qu'à la longue, on finit par connaître assez la langue pour se débrouiller :

Tang Ki ki
Ko Ni Kok
Takano Hitoki
Sushi Wasabi
Botoka Nake

Shy'm.

Belle fille d'un mètre soixante dix et de cinquante-cinq kilogrammes, à dix-huit ans, Shy'm est une chanteuse joyeuse et excentrique.

Mathis

Mathis, quant à lui, est cuisinier. C'est un gentil garçon de 1 mètre 75 et de 65 kilos. Il a 20 ans, de beaux cheveux blonds courts et les yeux bleus.

Shy'm est partie de chez ses parents à 17 ans pour vivre avec Mathis. Celui-ci, qui est orphelin et n'a donc pas de problème avec ses parents, a acheté une maison en ville pour abriter leurs amours. Mais les parents de Shy'm ne les laissent pas en paix, ils veulent que leur fille revienne chez eux. Il n'en est pas question. D'ailleurs, Shy'm attend un enfant depuis deux mois. Alors, pour être tranquilles, ils décident de partir vivre en mer...

par Mélina et Océane...

Liste de ce qu'ils emportent pour leur voyage...

*Du fromage, du pain, des yaourts, du pot au feu,
des hamburgers, des citrons, des pommes, des fraises,
des poires, le chien Huppy, des cannes à pêche, un sac,
des habits, des serviettes, des parapluies,
deux téléphones portables, un ordinateur...*

Un an après le départ, extrait du journal de bord de Shy'm et Mathis

Il y a an tout juste, nous sommes partis. Et nous voilà à présent au milieu de l'océan. Où exactement ? Nous ne pourrions pas le dire...

J'ai accouché pendant que Mathis se baignait. Mathis est arrivé si vite que j'ai cru qu'il courait sur l'eau. C'est une fille. Nous l'avons appelée Vanina. Nos portables fonctionnent encore un peu et nous en profitons pour appeler nos parents pour leur annoncer la nouvelle. Et puis nous appelons Sébastien et nous lui demandons d'être le parrain de notre fille...

Nous avons croisé la route du Titanic au moment où il percutait un énorme iceberg. Les gens sautaient dans la mer glacée depuis le pont. Certains d'entre eux ont nagé jusqu'à nous et nous ont suppliés de les laisser monter à bord, mais comment accepter ? C'est à peine s'il y a assez de place pour nous trois...

Une dispute

SHY'M. – Pourquoi as-tu fait tomber ma bague dans l'eau ?

MATHIS. – Je ne l'ai pas fait exprès, pardon...

SHY'M. – Tu pourrais quand même faire attention !

Une heure plus tard. Shy'm se réveille de sa sieste...

SHY'M. – Ça va, Mathis ?

MATHIS. – Ça va, ça va. Je bouquine...

SHY'M. – Où est le bébé ?

MATHIS. – À l'avant du bateau.

SHY'M. – Où ça ? Je ne le vois pas...

MATHIS. – Ben là, à l'avant, là...

SHY'M. – Je ne le vois pas ! Qu'est-ce tu en as fait, Mathis ?

MATHIS. – Mais je sais pas, moi ! Il doit être quelque part...

SHY'M. – Comment ça, tu sais pas ?

MATHIS. – Ben non, enfin quoi, ah ! Il doit pas être loin... Tiens, écoute, je l'entends...

VANINA, *dans l'eau*. – Ouin ! Ouin !

SHY'M. – Mon bébé ! Dans l'eau !

MATHIS. – Ah, ouais, zut... Comment elle a pu faire ?

SHY'M. – Mais secoue-toi, espèce de gros abruti ! Saute !

Mathis plonge.

VANINA. – Ouin ! Ouin !

MATHIS. – Ça y est, je l'ai !

VANINA. – Ga ga ageuh...

Mathis attrape Vanina et passe le bébé à Shy'm. Il remonte à bord.

SHY'M, *berçant le bébé contre son cœur* : Mon bébé, mon bébé...

MATHIS. – Eh bien, tout est bien qui finit bien...

SHY'M. – Toi, ne prononce plus un seul mot !

MATHIS. – Ouais, bon, ça va, excuse-moi. Elle a rien, finalement...

SHY'M. – Tais-toi ou je te jure que...

MATHIS. – D'accord, d'accord, c'est bon, je me tais... (*À voix basse :*) Mais quand même, y a eu plus de peur que de mal... (*Shy'm lui lance un regard noir.*) D'accord. OK. (*À Vanina :*) Ça va, mon joli bibou d'amour ? On a pris un gros bain-bain dans la me-mer... (*Shy'm lui donne un coup de poing sur l'œil.*) Aïe ! Mais ça va pas !

VANINA. – Ga ga boum Papa !

MATHIS. – Chérie... Chérie... Vanina... Elle... Elle...

SHY'M. – Ô, tais-toi ou je te jure que tu vas te retrouver à la mer !

MATHIS. – Chérie, Vanina vient de dire son premier mot !

SHY'M. – Alors là, c'est bon, je te fous à l'eau !

MATHIS. – Mais écoute ! Écoute-la ! Son premier mot...

VANINA. – Ah ga ga ma Maman...

SHY'M. – Elle parle ! Écoute, elle parle ! Mais écoute donc, elle parle !

MATHIS. – C'est ce que je me tue à te dire...

VANINA. – Pa pa Papa, ma Maman...

SHY'M. – Ma merveille ! Mon bébé !

VANINA. – Maman boum Papa !

MATHIS. – Tu vois, c'est malin de me donner des coups, écoute-la parler, maintenant !

SHY'M. – Je suis désolée, mon chéri. Mais tu es quand même un sacré abruti ! Laisser notre enfant sans surveillance à l'avant d'un bateau en plein milieu de l'océan...

MATHIS. – Abruti, abruti, tout de suite les grands mots... Je me suis juste assoupi deux ou trois minutes... à peine... C'est la mer, ça me berce...

Shy'm donne un coup de poing sur l'autre œil de Mathis.

VANINA. – Boum Papa !

MATHIS. – Ah, non, ça suffit maintenant ! Je te demande pardon du fond du cœur. Je suis un minable. Je ne sais pas comment faire pour m'excuser. Je t'en supplie, pardonne-moi. Mais ne me tape plus, s'il te plaît.

VANINA. – Pu boum Papa.

SHY'M. – D'accord. Je te pardonne. Vanina et toi êtes les deux amours de ma vie. Mais, s'il te plaît, par pitié, à l'avenir, fais attention.

MATHIS. – Je te le jure.

Extraits du journal de bord de Shy'm et Mathis...

Shy'm. – Le lendemain de notre terrible dispute, nous étions réconciliés, mais nous ne pouvions plus continuer de vivre sur une barque. Pas avec un bébé. C'est pourquoi lorsque nous avons vu une île au loin, nous avons immédiatement décidé de nous y installer pour le restant de nos jours.

Matthys. – L'île paraît accueillante, mais elle n'est pas déserte, loin s'en faut. Au bord de la plage se dresse un bâtiment rutilant au fronton duquel brillent ces lettres : « Casino ». Le jeu, c'est la véritable passion de Shy'm et je suis moi-même assez amateur de hasard. Nous nous empressons d'accoster et nous pénétrons dans le casino.

S'y presse une foule énorme. Le sol est tapissé de rouge, les plafonds piqués d'étoiles argentées et partout contre les murs clignotent des centaines de machines à sous. Une ambiance électrique règne et nous sommes impatients de commencer à jouer. Le temps de changer de l'argent contre des jetons...

Mais soudain, toutes les lumières s'éteignent !

— Ah ! fait Shy'm.

— Ah ! fais-je.

Une obscurité totale, épaisse comme du sirop, nous enveloppe. Nous ne nous distinguons même pas l'un l'autre. Et puis la foule qui nous entourait il y a une seconde semble avoir disparu, car le silence est aussi profond que le noir est total.

— Matthys, j'ai peur...

— Tout va bien, murmuré-je, mais je mens un peu.

Alors, une toute petite lumière, faible et jaunâtre, se met à briller dans un coin, au-dessus de la scène de l'orchestre. Tout de suite après, une machine à sous, une seule, se rallume, faiblement elle aussi, et émet quelques grincements. Shy'm me presse le bras avec violence :

— Là-bas, regarde...

Sa voix tremble. Je plisse les yeux en direction de la scène. Les membres de l'orchestre sont là, mais ils sont... bizarres. Je plisse les yeux un peu plus et je m'aperçois que ce sont des... squelettes ! Six squelettes armés d'instruments de musique !

La peur nous paralyse. Nos jambes refusent d'obéir et même si nous mourons d'envie de ficher le camp, nous restons plantés au milieu du casino, incapables de faire le moindre geste. La petite Vanina est heureusement endormie dans son porte-bébé péruvien contre la poitrine de sa mère.

« Zing dong dong zing ! » Les squelettes commencent à jouer un morceau lent, une valse un peu rouillée et triste qui prend de la vitesse petit à petit. Toujours immobiles, nous découvrons alors des danseurs au milieu de la piste de danse, mais quels danseurs ! Des fantômes plus grands les uns que les autres, phosphorescents et malhabiles... Et la musique, grinçante, tournoyante, va de plus en plus vite, et joue de plus en plus fort tandis que les fantômes valsent avec raideur, semblables à des figures de manège...

Et voilà que Vanina se réveille et qu'elle se met à pleurer.

Aussitôt, la musique s'interrompt sur un couac. Les danseurs se figent.

Squelettes et fantômes tournent lentement leurs yeux sur nous. Leurs yeux ou leurs orbites vides. Vanina pleure de plus belle. Un fantôme de très haute taille — 1 mètre 95 au moins — s'approche de nous. Mes genoux s'entrechoquent, ceux de Shy'm tremblotent.

— Ne pleure pas, petite fille, dit le fantôme d'une voix si grave qu'on croirait entendre le vent traverser une caverne. Tu ne risques rien. Je m'appelle Gaston et voici Édouard...

Le fantôme Gaston désigne la silhouette dégingandée d'un autre fantôme. Puis, toujours de cette même voix de caverne, il présente l'une après l'autre toutes les créatures surnaturelles de ces lieux : « Simon, Chiara, Gene... » Les musiciens : « Jeannette à la trompette, Gogo au piano, Joe au saxo, Gaspard à la guitare, Léon à l'accordéon, Monster le chanteur... »

— Voilà, tu ne pleures plus et c'est très bien. Nous ne te ferons aucun mal, mais maintenant, tes parents et toi devez partir et ne jamais plus revenir dans ce casino ni même dans cette île... Ce sont des endroits maudits où les vivants sont interdits... Fuyez et ne revenez plus jamais... JAMAIS ! FUYEZ !

Shy'm. — Pas la peine de nous le dire deux fois ! Jamais je n'avais couru aussi vite ! On a sauté dans le bateau et Matthys s'est mis à ramer si fort que la barque faisait des bonds sur l'eau ! Quand l'île maudite n'a plus été en vue, il s'est arrêté, épuisé.

La barque a dérivé pendant quelques heures, le temps de nous remettre de nos émotions. Puis, Matthys a repris les rames.

Le lendemain, une autre île était en vue.

Avant d'accoster, nous en avons fait le tour pour nous assurer qu'aucun casino ni aucune autre trace de présence humaine ou surnaturelle n'en souillaient les plages. Déserte. Cette île semblait belle et bien déserte.

Notre méfiance s'est dissipée au fur et à mesure que nous arpentions les plages de sable doux, bordées de palmiers vert tendre. La mer turquoise ondoyait avec lenteur et une brise douce et légère agitait les fleurs de bougainvilliers...

L'Île du Paradis !

Vanina avait commencé de jouer dans le sable. Matthys m'a pris la main et, d'une voix enrouée par l'émotion, il a dit :

— Cette main, je te la demande pour la vie. Est-ce que tu acceptes de... ?

— Oui !

Un an plus tard...

Matthys et *Shy'm* se sont mariés. Vanina a bâti huit cent quarante-trois châteaux de sable. Et un petit Lucas a vu le jour tout récemment...

Mélissa Veermer

À 14 ans, Mélissa pèse 35 kilos et mesure 1 mètre 75. Elle a les yeux bleus, des cheveux châtons. Ses parents se prénomment Laura et Fabrice. Ils sont infirmiers et agriculteurs. Elle a trois chats (Calinou, Mišty et Kitty), deux lapins (Chipie et Gratin), une panthère noire (Canine) et trois chiots (Magnon, Clown et Caresse). Belle et amusante, Mélissa a un frère, Mathieu, 18 ans, et deux sœurs, Maéllys, 2 mois, et Mélanie, 12 ans.

Romuald Wolgand

Agé de 14 ans lui aussi, Romuald a des cheveux bruns et des yeux bleus. Ses parents, François et Marie-Louise, sont peintres. Il aime beaucoup les animaux lui aussi : il a deux chiots, Milou et Choupette, trois lapins, Régisse, Nougat et Chocolat, deux chevaux, Prunelle et Miroule, trois lions, Sass, Bruel et Larousse, trois girafes, Souris, Gromini et Castorette. Romuald est un très gentil garçon, comme peuvent en témoigner son frère et ses trois sœurs, Daniel, 11 ans, Louisa, 13 ans, Lucie, 5 ans, et Katrina, 21 ans.

Ils habitent tous les deux un hôtel à California. Ils s'aiment.

Un jour, ils partent faire une balade en canoë. Ils découvrent plein de choses, des endroits magnifiques, et la vie au cours de l'eau leur plaît tellement, qu'ils décident de vivre pour toujours sur ce canoë. Le 21 septembre 2012, ils partent à l'aventure...

par Pauline et Lou...

Liste des choses diverses qu'ils emportent sur leur bateau...

Romuald

Dans sa valise, il y a des habits, du pain, des caleçons, des chaussettes, 1 lampe de poche, du lait, de l'eau, des chewing-gums, des couvertures, des bonbons, 1 portable, ses chiots, un maillot de bain, 1 ordinateur, des croquettes et du pâté.

Mélissa

Dans sa valise, il y a des habits, un parapluie, des chaussures, de la nourriture, des médicaments, des jeux, un portable, un ordinateur, une couette, un oreiller, un matelas, des draps, une brosse à dents, des chouchous, des pinces, des barrettes, une brosse à cheveux, une canne à pêche, un pique-nique complet, des bougies, un lecteur de DVD, une télé, un maillot de bain, un fer à lisser, un autre à friser, les chats Calinou — Misty et Kitty —, des croquettes et du gel-douche.

Un an après le départ, extrait du journal de bord de Mélissa et Romuald...

21 septembre 2013

Nous avons visité le parc aquatique de Colimosseau de Californie. Dans ce parc, nous avons vu toute sorte d'animaux marins, notamment des requins, mais aussi des plantes plus étranges les unes que les autres. En regardant nager et sauter les dauphins, nous avons eu une idée. Depuis un an que nous naviguons rien qu'à la force de nos bras, nous sommes un peu fatigués. Des dauphins pourraient nous aider. C'est ainsi que nous avons fait l'emplette d'un couple de dauphins qui nous aident désormais à faire avancer notre canoë quand nous sommes las de ramer.

Après cette visite du parc aquatique, nous nous sommes donnés pour objectif d'atteindre et de visiter l'île où sont tournés les épisodes de Secret Story. Le temps, qui avait été beau fixe jusque là, s'est brusquement dégradé. Des vagues énormes ont secoué notre frêle canoë en tous sens. Durant des jours et des jours, il n'a pas cessé de pleuvoir. Et puis il y eut une tempête terrible : au sommet des vagues géantes, des requins surfaient et menaçaient de nous dévorer. Heureusement, nos dauphins se sont battus avec vaillance et nous ont sauvés de la voracité des squales.

Quand le temps s'est calmé, nous avons pu nous reposer. Nous approchions de l'île de Secret Story. Mais nous ne sommes pas au bout de nos peines : il y a quelques jours, par malchance, nous avons croisé la route d'une péniche pirate. Ils étaient vingt, nous sommes deux. La bataille fut brève.

Maintenant, nous sommes blessés et nous n'avons plus rien dans notre canoë, les pirates nous ont tout volé...

Une dispute

Nous nous sommes disputés parce que nous n'avions plus de force pour ramer et parce que les dauphins ne voulaient plus pousser. Il faut dire qu'ils nageaient tellement qu'ils n'avaient même pas le temps de manger et qu'ils mouraient à moitié de faim...

MÉLISSA. – Et qu'est-ce que nous allons faire si nous n'avancons pas ? Nous allons rester plantés au milieu de l'océan ? On ne pourra pas aller à Secret Story, si nous ne bougeons plus...

ROMUALD. – Ce n'est pas si grave...

MÉLISSA. – Mais c'est mon rêve d'aller à Secret Story ! Nous devons être sur l'île dans trois mois...

ROMUALD. – Écoute, je m'en fiche de Secret Story. Je n'ai pas envie de passer ma vie à ramer et à ramer encore pour aller sur l'île de Secret Story. Tu vois, là, je n'ai qu'une envie, c'est manger et dormir. Je suis à bout de forces.

MÉLISSA. – Mais... notre rêve...

ROMUALD. – C'est ton rêve, Secret Story. Moi, comme je te dis, je veux dormir.

MÉLISSA. – Tu étais d'accord... Tu m'avais dit...

ROMUALD. – Regarde ce qu'il nous coûte ton rêve. Deux dauphins épuisés qui font la grève et moi qui ne pense plus qu'à une chose, lâcher ces rames et fermer les yeux !

MÉLISSA. – C'est ça que tu veux, toi ? Manger et dormir ? C'est ça l'idée que tu te fais d'une belle aventure ? D'une belle histoire d'amour ?

ROMUALD. – Et toi ? C'est quoi ton idée ? Faire mourir deux dauphins pour aller sur une île pour qu'on pourrait regarder à la télé ?

MÉLISSA. – Tu n'as rien compris ! Tu ne me comprends pas !

ROMUALD. – Je te comprends très bien au contraire : tu es... égoïste !

MÉLISSA. – Égoïste ? Comment peux-tu dire une chose pareille ? Tu n'as pas le droit !

ROMUALD. – C'est pourtant ce que je vois... On dirait que tu ne penses qu'à toi. On dirait qu'une seule chose t'intéresse, c'est de passer à la télé.

MÉLISSA. – Mais, chéri, c'est pour nous que je veux ça, pour notre amour.

ROMUALD. – Eh bien, notre amour, là, tu sais de quoi il a besoin ? D'une semaine de sommeil. Tiens, je te passe les rames. Si tu veux avancer, sers-t'en. Bonne nuit...

MÉLISSA. – Et c'est moi qui suis égoïste ? Moi qui t'ai tout donné, qui ai tout sacrifié pour toi... Comment peux-tu être aussi ingrat ? Tu m'écoutes ?

ROMUALD. – J’essaie de dormir...

MÉLISSA. – Dans le fond, je me demande si tu m’as jamais aimée...

ROMUALD. – Mais oui, mais oui... (*Mélissa fond en larmes. Romuald se réveille tout à fait et se redresse.*)

Écoute, Mélissa, mon amour, je t’aime plus que tout. Et je sais combien c’est important pour toi d’aller sur l’île de Secret Story. Je ferais tout pour toi et donc je t’emmènerai là-bas. Mais là, il faut que je me repose. Sinon, nous n’y arriverons jamais. Tu comprends ?

MÉLISSA. – C’est bien vrai ? Tu m’aimes ?

ROMUALD. – Je te le jure. Tu es ce que j’ai de plus cher au monde.

MÉLISSA. – D’accord...

ROMUALD. – Dès demain, on repart. Ça te va ?

MÉLISSA. – Oui...

ROMUALD. – Bien... Maintenant, je vais dormir un petit peu...

MÉLISSA. – D’accord, repose-toi... (*Silence pendant quelques minutes.*) Romuald ? (*Romuald soupire.*)
C’est vrai que je suis égoïste ?

Après cette dispute et la longue nuit de sommeil de Romuald et des dauphins, le couple d’amoureux peut repartir en direction de l’île de Secret Story, l’île dite du Pharaon...

Mais en route, ils vont être harcelés par des requins mangeurs de bonbons... Et puis surtout, ils vont croiser une sorte de péniche peuplée de fantômes, de zombies et d’araignées... Cette péniche en fait n’est pas une péniche, mais un casino fantôme arraché à la côte par une tempête et flottant sans cesse depuis des décennies de mer en mer, d’océan en océan... Romuald va avoir l’idée de monter à bord de ce casino fantôme pour acheter une bague à Mélissa... Il veut se faire entièrement pardonner sa mauvaise humeur de l’autre jour... Comment échappe-t-il aux fantômes, aux zombies et aux araignées ? Le mystère reste entier, mais il parvient à ramener une bague, un bracelet et un collier et les offre à Mélissa... Mélissa est ravie, heureuse comme jamais ! C’est une merveilleuse surprise... Elle passe ses bijoux et tend ses bras à Romuald pour un énorme câlin plein de bisous sur la bouche... Elle est si heureuse qu’elle pleure de joie tout en câlinant et en embrassant l’amour de sa vie...

Quelque temps plus tard...

Extraits du journal de bord de Mélissa et Romuald...

Romuald. – Enfin ! Nous sommes arrivés à Secret Story et nous sommes installés à l’hôtel.

Mélissa est ravie d’être là. Son rêve s’est réalisé. Elle rencontre les participants les uns après les autres : Matt Pokora, Keen’v, Elisa Tovati, Shy’ m, Emmanuelle Moire et Jennifer. Elle s’est si bien entendue avec

tout le monde qu'il est décidé qu'elle participera à l'émission pendant quatre jours comme invitée spéciale ! Avant de partir rejoindre l'équipe dans sa maison pour le tournage, nous faisons le plein de câlins et de bisous...

Pendant que Mélissa se faisait filmer sous tous les angles avec ses nouveaux amis, je suis allé passer un peu de temps avec des copains. On ne s'est pas ennuyés. Mais j'avais hâte de retrouver ma Mélissa...

À son retour, Mélissa se sentait patraque, même si elle n'avait jamais été aussi contente. Elle se demandait si, par hasard, elle ne serait pas enceinte : cette rondeur de l'abdomen, hum...

À sa demande, je suis allé à la pharmacie de l'hôtel acheter un test de grossesse. Et le verdict ne fut pas long à tomber : enceinte depuis six mois !

Mélissa. – Romuald était très fier de l'idée d'être père. Et nous avons commencé à spéculer sur le sexe de notre bébé... Quant à moi, j'étais certaine que ce serait une fille...

MÉLISSA. – On pourra l'appeler Laura...

ROMUALD. – Pourquoi pas ? C'est un très beau prénom.

MÉLISSA. – Merci, c'est gentil de le dire...

ROMUALD. – Et si c'est un garçon ?

MÉLISSA. – C'est une fille.

ROMUALD. – Comment tu peux en être sûre ?

MÉLISSA. – Une mère sent ces choses-là...

Il faut préparer le nid pour notre oiseau des îles... Nous dévalisons le supermarché : vêtements, lit, chaise haute, berceuse... Nous avons loué une petite maison au bord de la plage et Romuald passe ses journées à bricoler et à repeindre en attendant le grand jour...

Trois mois après...

Romuald. – Ça y est ! Voilà ! Alléluia ! Victoire ! On a gagné ! Mélissa a accouché ! C'est bien une fille ! C'est Laura !

Quelques petits renseignements sur la huitième merveille du monde : Laura pèse 3 kg 400 et mesure 40 cm. C'est la plus belle enfant du monde. Ses yeux sont bleus, ses cheveux blonds. Elle nous ressemble à tous les deux. D'ailleurs, c'est ce que nous disent nos familles que l'on a inondées de photos...

Un an plus tard...

Mélissa. – Nous avons fêté nos seize ans. Et pour faire bonne mesure, maintenant que nous sommes parents, nous avons décidé de nous marier à Coulanges. Deux mois pour préparer une superbe fête inoubliable, ce n'est pas trop. La réception aura lieu dans un château, près de Colimosseau. Nos familles respectives vont se rencontrer...

Romuald. – C'est le grand jour... Un peu nerveux, oui... Et fatigué aussi : je suis allé louer et j'ai disposé dans la grand-salle du château des dizaines de tables et des centaines de chaises. Et puis ce costume de chez Otinal Jeans, même s'il est magnifique, me serre un peu au cou... Enfin, c'est peut-être l'émotion... Mélissa est splendide dans sa robe de chez Toumaria. Notre petite Laura, qui fait ses premiers pas, est aussi belle qu'on peut rêver l'être dans ses habits griffés Bébémaria. Mélissa a insisté pour que chats et chiots soient eux aussi costumés.

Voilà... Nos familles arrivent... La salle de réception est noire de monde et un joyeux brouhaha nous enveloppe...

LE MAIRE. – Acceptez-vous de... ?

ROMUALD. – Oui...

MÉLISSA. – Oui...

Fabrice

30 ans, ingénieur. C'est un homme méchant. Il est maigre et beau, musclé. Il aime lire et toutes les filles sont folles de lui. Il mesure 2 mètre 50 et annonce 150 kilos de muscle.

Dani

Cette cuisinière de 28 ans est aussi belle qu'elle est méchante. Gourmande, et donc légèrement enveloppée, elle mesure 2 mètres et pèse 90 kilos. Sa passion, c'est la lecture des magazines culinaires.

Fabrice et Dani se sont mariés il y a sept ans. Ils sont américains et vivent à New York. Par défi, ils ont parié avec Barak Obama qu'ils traverseraient l'Atlantique dans une barque. Ils achètent une canne à pêche et tout l'équipement nécessaire : hameçons, gonfleurs, eau potable, un gaz de camping, du shampoing.

par Anton, Damien et Andréas...

Un dialogue

DANI. – T'aurais pas pu faire attention au requin ? Il vient de t'arracher la canne à pêche !

FABRICE. – Mais qu'est-ce que j'y peux, moi ? T'as qu'à pêcher, toi. C'est tout le temps moi qui pêche. Si tu crois que ça m'amuse... Qu'est-ce que tu fais pendant ce temps-là ? Tu te reposes !

DANI. – Je me repose ! Tu te fiches de moi ? Je passe ma vie à cuisiner les pauvres poissons que tu tires de l'eau. Du poisson, du poisson, encore du poisson !

FABRICE. – Bah, il faut bien manger quelque chose...

DANI. – De toute façon, maintenant, à cause de toi, c'est fini. Plus de poisson. Plus rien.

FABRICE. – Oh, tu vas pas remettre ça. Je vais trouver une solution.

DANI. – Tu vas faire quoi ? Une canne à pêche en allumettes ?

FABRICE. – Pourquoi pas ? N'oublie pas que je suis ingénieur et que...

DANI. – Est – ce que tu sais seulement combien d'allumettes il nous reste, gros malin ?

FABRICE. – Euh...

DANI. – Trois.

FABRICE. – Eh bien, je suis un tellement bon ingénieur que je suis sûr que je peux faire une canne à pêche avec un centième d'allumette !

DANI. – Ah oui ?

FABRICE. – Euh, oui, oui...

DANI. – Pari tenu. Si tu échoues, je te jette à l'eau !

FABRICE. – Toi, me jeter par-dessus bord ?

DANI. – On verra bien...

Un fantôme

Dani et Fabrice se sont réconciliés. Fabrice a réussi à construire une canne à pêche avec une demie-allumette et Dani a reconnu qu'il est un excellent ingénieur. C'est donc dans cet état d'esprit que nous les retrouvons quelque temps plus tard...

La mer est calme ; Fabrice et Dani sont un peu assoupis après le repas — du poisson... Brusquement, l'air devient glacial et l'on entend de sinistres grincements...

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » se demandent-ils, en alerte.

Leur barque est en train de longer le flanc d'un gigantesque paquebot !

Ils appellent : « Il y a quelqu'un ? », mais personne ne répond.

Leur curiosité piquée au vif, ils décident de tirer cette histoire au clair. Ils attachent leur barque aux barreaux d'une échelle et grimpent à bord.

Il n'y a visiblement pas âme qui vive sur ce qui semble être un très ancien bateau de croisière... Les salles de bal et de restaurant sont vides, les chaises, les tables, les lustres, tout est couvert d'une épaisse couche de poussière... Les cabines, elles aussi sont désertes... Dani et Fabrice ne sont pas rassurés... Qu'a-t-il bien pu se passer ?

Et puis, en poussant la porte des cuisines...

Bonjour...

Je m'appelle Monsieur Patate...

Oui, je sais, c'est un nom ridicule, mais c'est mon nom...

Non ! Non... Ne partez pas ! N'ayez pas peur, je suis parfaitement inoffensif...

Oui, je suis un fantôme... Je suis presque transparent et j'ai une grosse voix caverneuse, mais je vous assure que je n'ai jamais fait de mal à personne... Sauf une fois, de mon vivant... Les œufs n'étaient pas très frais...

Car je suis cuisinier...

Enfin, j'étais cuisinier...

En quelle année sommes-nous ?

Comment ? Déjà ? Mon Dieu, comme le temps passe vite quand on est mort...

Cent ans !

Cela fait cent ans que je n'ai bougé de ce maudit bateau ni de cette maudite cuisine... Je ne sais même plus comment nous sommes morts...

Cent ans que je regarde dans cette poêle... Regardez... Des arêtes de sardine ! Cent ans que je cuisine des arêtes de sardine ! Moi, Monsieur Patate, le roi de la sole meunière !

Savez-vous de quoi je rêve ?

D'un poisson frais !

D'un beau hareng frétillant ! D'un bar vigoureux ! Ou même d'une sardine, mais vivante, vivante !

Je vais vous supplier...

Iriez-vous me pêcher un poisson, rien qu'un tout petit poisson ?

L'arrivée

Dani et Fabrice sont vieux. Ils ont fait le tour du monde. Ils sont vieux, mais ils n'ont pas oublié leur pari avec Barak Obama. Barak Obama lui aussi est vieux, et même plus vieux qu'eux, et, dans sa maison de retraite de président américain, il gâtifie un peu. Quand Fabrice et Dani se présentent devant, il pense d'abord que ce sont de nouveaux infirmiers, mais bientôt, il se souvient... « Vous êtes les fous qui avez jadis parié avec moi de faire le tour du monde en barque ? Vous avez gagné ?... Ah ! Bravo... Racontez-moi... »

BARAK OBAMA. – Qu'est-ce que ça fait de passer dix ans sur un bateau ?

DANI. – Trente ans !

BARAK OBAMA. – Trente ans ? Comme le temps passe... Qu'est-ce ça fait alors ?

FABRICE. – C'est long. On mange tout le temps pareil...

DANI. – Du poisson, encore du poisson...

FABRICE. – On ne peut pas se laver, on devient vieux, on se dispute...

BARAK OBAMA. – Je n'imaginais pas ça comme ça... Je pensais que vous auriez vécu des aventures...

DANI. – Oh ça, oui. On a croisé le Titanic par exemple...

BARAK OBAMA. – Et que s'est-il passé ?

FABRICE. – Un énorme iceberg. Crac ! Plouf... Des survivants qui imploraient qu'on les sauve, qui essayaient de monter à notre bord... Mais dans une barque pour deux...

DANI. – ... il n'y a de la place que pour deux...

BARAK OBAMA. – Vous avez... vous avez... ?

DANI. – Que voulez-vous ? Il fallait bien. Fabrice leur a tapé dessus avec les rames.

FABRICE. – Et Dani les a repoussés à coups de pied.

BARAK OBAMA. – Mais c'est horrible !

FABRICE. – C'est la vie...

DANI. – Vous devez en savoir quelque chose, vous, l'ancien président des USA...

FABRICE. – Ah, et puis il y a eu ce casino flottant plein de fantômes...

BARAK OBAMA. – Des fantômes ? Vous n'avez pas eu peur ?

DANI. – Vous plaisantez ? On a fait demi-tour aussitôt ! On n'est pas fous...

BARAK OBAMA. – Ah bon...

DANI. – Vous vous attendiez à quoi ?

BARAK OBAMA. – Je ne sais pas... Je ne sais plus... De l'héroïsme, des aventures... Je ne sais pas...
On se fait des idées quand on est jeune...

DANI. – Ça ! Mais c'est fini maintenant...

BARAK OBAMA. – Oui, tout est fini...

FABRICE. – Bon, c'est pas le tout, mais on a gagné le pari, pas vrai ?

BARAK OBAMA. – C'est vrai... Qu'est-ce qu'on avait parié déjà ? Vous vous souvenez ?

FABRICE. – Le problème, c'est que non. On comptait sur vous, en fait.

BARAK OBAMA. – Mes pauvres amis, je suis vieux et ma mémoire est pleine de trous...

DANI, à Fabrice. – Je te l'avais bien dit ! C'est un vieux gâteux, maintenant ! Ah, on s'est drôlement fait rouler dans la farine !

BARAK OBAMA. – Disons que c'était un pari d'honneur... C'est bien, l'honneur...

FABRICE. – Oui, mais...

DANI. – Tente ans sur un bateau et pas un centime au bout ? Ah, on ne m'y reprendra pas !





Molière

Éléphant. Recueilli par Mélissa, il pèse 2 tonnes 5.

Mélissa

Jeune fille de 23 ans. Yeux bleus, petites oreilles, grain de beauté sur le nez et dents de lapin. Vétérinaire, elle a recueilli Molière l'éléphant dont personne ne voulait plus, car il est un peu gaffeur.

Mélissa vit donc avec Molière, mais la promenade quotidienne de l'éléphant dans les rues du quartier tranquille où ils vivent ne va pas sans poser de problème. Molière dévore sans retenue les feuilles des arbres, piétine les belles pelouses et fait ses importants besoins au beau milieu de la chaussée. Une pétition réclame le départ de la vétérinaire et de son encombrant animal de compagnie. Aussi, Mélissa décide de s'exiler pour l'Europe où, dit-on, les gens sont plus tolérants. Mais aucune compagnie d'aviation ni aucune compagnie de navigation n'acceptent de vendre de billet pour un éléphant.

C'est ainsi que Molière et Mélissa se retrouvent un jour sur une barque, prêts à affronter l'immensité de l'océan Atlantique.

**par Sarah-Lou,
Émilie et Laura...**

Liste des choses qu'ils emportent sur leur barque...

*Eau potable, foin, tomates, concombres, canne à pêche,
1 seau, 1 lampe de poche, couette, vêtements, 1 parapluie,
1 trousse de secours, 1 cahier, des stylos...*

Un dialogue

MÉLISSA. – Tu prends trop de place. J'aurais pas dû t'emmener...

MOLIÈRE. – C'est toi qui m'as dit de venir...

MÉLISSA. – Je ne savais pas que tu étais si gros...

MOLIÈRE. – Tu aurais pu t'en douter, non ?

MÉLISSA. – Tu dois faire quelque chose.

MOLIÈRE. – Quoi donc ?

MÉLISSA. – Des pompes. Tu vas faire des pompes pour maigrir.

MOLIÈRE. – Des pompes ? Ça va pas, non ?

MÉLISSA. – C'est ça ou je te jette à l'eau et tu débrouilles pour nager jusqu'en France.

MOLIÈRE. – Je voudrais bien te voir essayer de me jeter à l'eau.

MÉLISSA. – Molière, si tu ne fais pas un effort, le bateau va finir par couler...

MOLIÈRE. – Pff, n'importe quoi !

MÉLISSA. – Regarde, il prend déjà l'eau...

MOLIÈRE. – Où ça ?

MÉLISSA. – Là...

MOLIÈRE. – Où ? Ah ! Mais c'est vrai ! Le bateau coule ! Au secours ! Fais quelque chose !

MÉLISSA. – À l'aide !

Fantôme (s)

Nos deux navigateurs font une rencontre étrange au beau milieu des mers... Un paquebot de croisière dérive sans but sous leurs yeux... Intrigués, ils appellent, mais n'obtiennent pas de réponse... Rien qu'un grand silence... Ils décident d'en savoir plus...

Les voilà à bord de ce navire sans âge... « Il y a quelqu'un ? » crient-ils et l'écho de leurs voix meurt dans les profondeurs du bateau...

Soudain, dans les cuisines...

Bella-la-Cuisinière est un fantôme. Elle est dans ce bateau depuis si longtemps que quand elle entend au loin des voix crier « Il y a quelqu'un ? », son cœur semble un instant, un très bref instant, battre comme autrefois. Et devant elle, d'un seul coup, apparaissent deux êtres de chair et de sang : une femme et... un éléphant !

Elle leur tient à peu près ce discours :

Je vous prie, n'ayez pas peur ! Je ne vous ferai aucun mal... Je veux juste parler, je... Je ne suis pas méchante... Mais permettez-moi de me présenter. Je m'appelle Bella et je suis cuisinière... Non, je ne vais pas vous manger, n'ayez aucune crainte... Vous avez l'air si... si vivants ! Ô comme j'aimerais rien qu'un peu redevenir vivante... Cela fait si longtemps que je suis là, dans cette cuisine, si longtemps que je ne compte plus les années... Cent ans... Peut-être plus... Cent ans à ne rien faire qu'écouter le vent siffler dans les couloirs... Comme j'aimerais... boire et puis manger ! Savez-vous ce qui me manque le plus ? Pouvoir cuisiner ! Pouvoir préparer des... des... des hamburgers ! Découper du porc, griller du lapin, parer des poissons, rôtir un saumon, assaisonner et fatiguer une salade bien verte, rissoler des champignons ! Déguster des nuggets, savourer du steak haché, du jambon cru et du pâté ! S'emplier de nouilles ! Et tous les légumes ! Les légumes : les choux-fleurs, les haricots, les verts, les noirs, les jaunes, les concombres, les poivrons ! Et les tomates ? Les Belles de Crimée, les Cœurs de Bœuf, les Roma ! Et puis un peu de taboulé, de biche et de sanglier, une assiettée de spaghetti, une pizza... Imaginez ce four et ce piano en pleine action, tous feux brûlants ! Le beurre qui crépite dans la poêle, l'armagnac qui flambe ! Le grésillement de la viande, le chuintement des filets d'anguille glissant de la planche à la cocotte... Et puis la soif... Ma soif de cent ans... Les champagnes et l'anisette, les Bordeaux et les Bourgogne... Et même rien que de l'eau... Ou bien une citronnade, ou même une orangeade... Ou encore cette boisson d'Amérique pétillante et fraîche, le Coca-Cola ! Ah !... Cent ans sans un tout petit de morceau de sucre, sans le plus minuscule bonbon... Vous imaginez ? Langues de chat, ours en chocolat, fraises Tagada, tête brûlée, chuppa-chups, réglisse... Alors... Alors si vous pouviez... si vous pouviez pour moi... allumer le gaz...

Final

Molière a perdu une tonne à force de faire de l'exercice. C'est maintenant un éléphant mince, à la silhouette gracieuse et tonique.

Mélissa et lui ont accosté sur une île emplies d'éléphants.

Mélissa y a rencontré un garçon, un certain Kylian. Elle tombe amoureuse, même si Kylian s'avère être un garçon plutôt bête. Peut-être ses beaux cheveux blonds et ses yeux marron l'ont-ils aveuglée ? En plus de sa bêtise, elle découvrira bientôt que Kylian n'a pas de cœur et qu'il est capable de trahir ses amis. Drôle d'amour...

Le plus bizarre, c'est qu'en dépit de tous ses défauts, elle ne peut empêcher son cœur de battre pour Kylian. C'est pourquoi elle décide de partir avec lui pour la France où ils se marient, ont quelques enfants et où Mélissa rouvre un cabinet de vétérinaire. Passées quelques années, elle a complètement oublié Molière.

Mais ce n'est pas grave : Molière a rencontré Sébastienne, une gracieuse éléphante myope qui porte des lunettes et qui mange les Tic-Tac à la menthe par dizaines de milliers...

Jean-Loup Leloup

Jean-Loup est un gros bonhomme presque obèse. Ses cheveux sont pleins de cafards. Il est très, très, très méchant, laid et sans muscle. Il porte les mêmes habits déchirés depuis des années. Sans aucun talent, il multiplie les bêtises. Il est pauvre, il mesure 1 mètre, il pèse des tonnes. Et pourtant, il est marié...

Laitière Leloup.

Comment cette femme super belle, blonde et sexy, fromagère de profession avec spécialisation dans le Cantal et les yaourts, qui pratique la gymnastique, le tennis, le golf et le vélo, qui possède une grande fortune et qui est top-model dans une boîte de nuit ultra-chic, comment cette femme a-t-elle pu épouser Jean-Loup Leloup ? La réponse est simple : elle l'aime.

Le couple élève un lapin sumo, qui pèse 20kg. Mais la vie qu'ils mènent les étouffe un peu. Ils ont envie de se libérer. C'est ainsi qu'ils prennent la décision d'accomplir la traversée de l'Atlantique en drakkar.

par Victor, Loïc et Laurent...

Liste des choses qu'ils emportent sur leur drakkar...

Tout le contenu de leur maison.

Un dialogue

JEAN-LOUP. – Pourquoi t'as fait ça ?

LAITIÈRE. – Fait quoi ?

JEAN-LOUP. – Tu as oublié mon pot de gel !

LAITIÈRE. – T'avais qu'à y penser !

JEAN-LOUP. – C'est toi qui devais prendre les affaires dans la salle de bain. Et tu as oublié mon gel !

LAITIÈRE. – Écoute, je ne peux pas penser à tout.

JEAN-LOUP. – Je ne peux pas vivre sans gel. Regarde mes cheveux ! De quoi j'ai l'air ? De rien. Je vais te dire : t'as intérêt à me trouver un pot de gel ou alors...

LAITIÈRE. – Où veux-tu que je trouve du gel à cheveu en plein milieu de l'océan Atlantique ? Excusez-moi, Messieurs les Dauphins, est-ce que vous auriez du gel par hasard ? Ça va pas, non ? Et puis de toute façon, si tu veux savoir, du gel, tu n'en as pas besoin. Chez toi, c'est naturel, le côté gras...

JEAN-LOUP. – Ah ! C'en est trop ! Tu passes par-dessus bord maintenant !

Il la jette par-dessus bord.

LAITIÈRE. – Glou glou glou...

JEAN-LOUP. – Bon, remonte maintenant...

Fantôme (s)

Le malheureux incident impliquant un pot de gel à cheveux et nos deux héros est oublié depuis longtemps... Jean-Loup et Laitière coulent des jours heureux à bord de leur drakkar...

Pourtant, rien n'est toujours parfait et voilà qu'un soir, à l'heure où la mer et le ciel se confondent dans l'obscurité, un paquebot surgissant de nulle part manque de fendre le drakkar en deux ! Jean-Loup et la Laitière hurlent contre ces vandales, mais constatent rapidement qu'aucune lumière néclaire le navire et qu'aucun moteur ne semble le propulser...

Quel est ce mystère ?

Toujours en quête de nouveauté, ils n'hésitent pas à monter à bord, accompagnés de leur fidèle lapin sumo...

Et font d'étranges rencontres...

JEAN-LOUP RENCONTRE BALTHAZAR. — Vous êtes les premiers êtres humains que je rencontre depuis un siècle ! Quel bonheur ! Enfin ! Surtout, ne craignez rien : je ne suis qu'un humble cuisinier... Mon nom est Balthazar... Asseyez-vous, je vous en prie... Cela fait tellement longtemps que je n'ai pas parlé à qui que ce soit. Je m'étonne que je puisse encore le faire... Ma voix ne ressemble pas trop à un gargouillis ? Vous savez, c'est très dur d'être un fantôme. Personne ne nous parle, personne ne nous remarque. Et en plus, sur un bateau... Mais vous savez ce qui est le moins marrant ? C'est que quand je veux allumer la lumière, mon doigt traverse l'interrupteur... Et quand je veux faire sauter quelque chose à la poêle, je ne peux même pas en saisir la poignée... Une chose infiniment bonne que vous pourriez faire pour moi serait de... de réaliser mon plaisir adoré...

De me préparer des pâtes à la carbonara...

LAITIÈRE RENCONTRE GEORGETTE. — Madame, Madame ! Restez, restez ! Je m'appelle Georgette et je suis tellement contente de vous voir ! Écoutez, regardez... Je suis croupière et cela fait cent ans — cent ans ! — que j'attends de finir cette partie ! Il ne reste qu'une carte à retourner... Je vous en supplie... Retournez-la !

LAPIN SUMO RENCONTRE FÉLIX LE LION. — Eh bien, mon gros lapin, qu'est-ce que tu fais là ? Ça fait du bien de voir quelque chose de vivant dans ce bateau de malheur... Hé, non, n'aie pas peur ! Tu ne crains rien, je suis un fantôme depuis des années et des années... Un fantôme de lion, mais un fantôme quand même. Je suis mort en faisant mon numéro. C'est pas de chance, hein ? Tiens, tu veux que je t'apprenne mes tours ? Sauter dans un cercle de feu ? Rugir en ouvrant une gueule énorme ?

Final

Après avoir échappé aux fantômes, qui d'ailleurs ne leur voulaient aucun mal, Jean-Loup et la Laitière reprirent leur route. Mais il advint qu'une énorme vague, pour ainsi dire un tsunami, s'abattit sur leur drakkar. Jean-Loup et la Laitière crevèrent noyés et ç'aurait pu signer la fin de l'aventure...

Mais... Le lapin sumo survécut. Comment ? C'est un mystère.

Toujours est-il qu'on le retrouve quelques jours plus tard, rongé des racines sur une petite île du Pacifique.

Rapidement, l'animal reprend des forces. Il grossit encore.

Comble de chance, l'île est peuplée de petites lapines bien esseulées depuis que la myxomatose a décimé tous les mâles de l'espèce. Aubaine inespérée, tant pour les petites lapines que pour le lapin sumo.

En quelques mois, l'île est envahie d'une population de lapins sumos particulièrement voraces, féroces et dotés de capacités intellectuelles largement supérieures à celles des léporidés ordinaires — mentionnons en passant que l'île en question avait auparavant abrité un laboratoire secret de l'armée britannique et que de nombreuses expériences y avaient été pratiquées sur des animaux de laboratoire en vue d'en faire des créatures de guerre...

Arrive ce qui ne manque jamais d'arriver quand les ressources d'une terre sont épuisées par une trop grande exploitation : l'esprit de conquête vient aux affamés ! C'est ainsi que les lapins sumo surdoués déclenchent la troisième guerre mondiale pour asseoir leur suprématie. À la tête des légions lapines, le terrible Bistool Almool, plus gros, plus méchant, plus vicieux que tous les autres réunis...

Leurs grandes oreilles leur permettent de voler ; des escadrilles franchissent les mers et c'est l'invasion. Aux accents de leur chant de guerre — « Smiley ! Smiley ! Smiley ! » — les monstres au poil soyeux détruisent tout. Les cultures sont ravagées. Les paysans qui tentent de résister sont impitoyablement trucidés. Bientôt, les villes sont attaquées à leur tour. Le nombre de lapins augmente exponentiellement chaque semaine. On ne compte plus les cadavres humains dans les rues ; les maladies se répandent ; les armes traditionnelles sont impuissantes face à cet ennemi d'un genre nouveau.

Pourtant un homme se dresse contre le fléau : c'est Big Daddy ! Armé d'une hache géante qu'il manie avec la précision d'un chirurgien névropathe, il prend la tête de la résistance. Des groupes d'hommes et de femmes courageux se constituent. L'esprit de sacrifice y est intense et, pour la première fois depuis le début de l'invasion, l'espoir renaît parmi les humains alors que le doute ébranle un tant soit peu la conviction des lapins.

Alors a lieu la bataille décisive, la bataille dite de Lapinougrad.

Équipés de tout l'armement moderne — AK-47, roquettes, MSR, Acoag, capteurs thermiques et même des lance-patates —, les lapins veulent en finir avec la race humaine. Les derniers résistants sont retranchés sous la bannière de Big Daddy dans la ville en ruine de Lapinougrad. C'est un déluge de feu à

quoi l'on assiste, une orgie de sang, de tripes et d'os. Les Mastodontes et les hélicos d'attaque écrasent les poches de résistance sous des millions de tonnes d'acier en fusion.

Mais Big Daddy paraît invincible. Debout sur un tas de cailloux fumant, il harangue ses troupes en faisant tournoyer ses haches. Subjugués, les derniers représentants de l'espèce humaine repartent au combat encore et encore, en dépit de leurs blessures parfois très graves.

Bistool Almool prend alors une décision lourde de conséquences : il appuie sur le bouton rouge qui déclenche le feu nucléaire. Les missiles s'élèvent dans le ciel, décrivent une courbe harmonieuse puis plongent doucement vers la terre. Quand ils touchent la surface du globe terrestre, d'un seul coup le...

[Texte interrompu faute de narrateur.]

Fin du récit et du monde.

vertus

octobre – décembre 2012

**par Alice, Agathe, Jérémie,
Arthur, Valentin, Théo,
Audrey, Cassandra,
Noémie, Camille, Quentin,
Korentin, Baptiste,
Dawson, Fabien, Sara,
Honorine, Éloïse, Émelyne,
Thomas, Laure, Alexandra,
Camille, Quentin,
Alexandre, Valentin,
Sarah, Marion, Mathieu.**

Eileen

Âge : 23 ans / Taille : 1 mètre 78 / Poids : 54 kg / Signes particuliers : Tatouage sur le bras droit / Père : Édouard / Mère : Anne-Marie / Eileen est une brune aux yeux verts aux joues constellées de taches de rousseur. Une des grandes qualités réside dans son courage. Elle a été reconnue meilleure gymnaste d'Espagne. Son petit ami s'appelle Antoine... / Profession : Matelot pour le Capitaine Dark, en route pour l'Espagne. / Secret : Elle peut se transformer en sirène quand il pleut...

Capitaine Dark

Âge : 33 ans / Taille : Grand (1 mètre 85) / Poids : 83 kg / Signe particulier : Cicatrice sur la joue droite. / Parents : Marcel et Véronique / Profession : Capitaine de navire ; propriétaire du Titanic. / Secret : son pouce lui sert de briquet...

Margot

Âge : 25 ans / Taille : 1 mètre 76 / Poids : 53 kg / Parents : Édouard et Anne-Sophie / Originaire d'Espagne, Margot porte un tatouage sur le bras droit, ses cheveux bruns sont longs et ses yeux sont bleus. Sa principale qualité : le courage. / Secret : Elle est la sœur cachée d'Eileen...

Antoine

Âge : 25 ans / Taille : 1 mètre 85 / Parents : Louis et Brigitte / Antoine, dont les cheveux et les yeux sont bruns, est le petit ami d'Eileen. On le dit courageux ; on le sait fort comme un Turc. Pour le moment, il navigue vers l'Espagne. / Profession : Matelot (sur le bateau du Capitaine Dark) et photographe. / Secret : Antoine a des visions...

**par Alice,
Agathe et Jérémie...**

Journal de bord

Dimanche 12 février 1911. – Tout le monde est arrivé sur le bateau il y a trois heures. Enfin, le Titanic a mis les voiles ! Et tout le monde est à son poste : le cuisinier prépare le repas, les matelots font leur travail et moi, je dirige le navire...

Lundi 13 février 1911. – Tout le monde a été réveillé en sursaut en entendant Eileen crier. « Au secours ! Au secours ! Venez vite voir ! Des requins ! Des requins ! » Tout le monde, des matelots au cuisinier, a sauté de son lit et s'est précipité sur le pont. Panique générale ! J'ai mis fin à la situation en poussant les moteurs du Titanic à fond. En quelques instants, nous avons atteint la vitesse maximum et les requins n'ont plus été qu'un souvenir. Nous n'avons plus que deux jours pour atteindre l'Espagne, il n'y a pas de temps à perdre.

Ce midi, nous avons mangé des épinards à la crème et du steak. Je ne supporte pas les épinards, alors j'ai tout recraché tout sur Mme Labougie. Je me suis confondu en excuses, mais Mme Labougie ne s'en remettait pas pour autant à cause, je crois, de la grosse tache blanche qui ornait désormais sa belle robe de soie rouge et noire. Je lui alors tendu tout l'argent que j'avais dans poches, 15 000 francs quand même, mais elle ne l'a pas accepté et s'est précipitée sur le pont pour se jeter à la mer.

Mardi 14 février 1911. – Ce matin, je m'offre un bon cigare que j'allume avec mon fameux pousse-briquet. Je sors sur le pont. Tout le monde travaille, mais quand j'apparais, chacun m'adresse un grand sourire. Il semble bien que l'incident de la veille soit oublié. Tant mieux. D'ailleurs, personne ne regrettera Mme Labougie, surtout pas son mari qui m'a assuré hier soir que tout cela n'était qu'un malheureux accident. D'excellente humeur, j'ai commencé ma petite tournée d'inspection en commençant par les cuisines – il ne faudrait pas qu'ils recommencent le coup des épinards ! Le cuisinier était en train de mettre la dernière touche à un énorme gâteau à plusieurs étages. « Eh bien, ai-je demandé au cuisinier, pour qui est cette merveille de gâteau ? » Et c'est alors que tous les cuisiniers et tous les matelots ont entonné : « Joyeux anniversaire, Capitaine ! » J'étais tellement heureux ! J'en ai eu les larmes aux yeux.

Mercredi 15 février 1911. – Ce matin, comme tous les matins, j'ai commencé la journée en fumant un bon gros cigare sur le pont en admirant l'océan. J'ai constaté alors que mon Titanic est amoché sur le côté. Ça m'a rappelé le bon vieux temps, quand mon navire et moi étions encore des jeunots qui arpentaient les mers en tous sens, et qu'il avait été amoché au même endroit par un stupide iceberg. J'ai appelé les mécaniciens pour qu'ils nous bricolent cette brèche.

Et puis il s'est passé quelque chose de très surprenant. Nous nous approchions d'un bateau, apparemment un bateau pirate. J'allais ordonner qu'on s'apprêtât à armer les hommes d'équipage quand soudain,

une femme sauta du pont du navire pirate et nagea à toute vitesse dans notre direction. Nous la fîmes monter à bord.

— Je m'appelle Margot, dit-elle.

L'incident avait rameuté tous les passagers sur le pont. Eileen regardait fixement la nouvelle venue. Et d'un coup elle s'écria :

— Margot ! Tu es ma sœur ! Je te cherche partout depuis des années !

Quel étrange coup de théâtre ! Les deux sœurs tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

Quand les émotions se furent un peu apaisées, nous avons décidé que Margot se joindrait à nous dans notre quête du Temple Caché.

Jeudi 16 février 1911. – Nous sommes bientôt arrivés. J'avoue que j'ai un petit peu peur. J'ai même franchement très peur : le sang qui rue dans les veines, le cœur qui cogne violemment dans la poitrine. Une tornade – une énorme tornade – arrive droit sur nous. « TOUT LE MONDE À SON POSTE ! » Les matelots m'ont regardé d'un air bizarre, comme s'ils ne comprenaient pas ce que je disais. « J'AI DIT : TOUT LE MONDE À SON POSTE ! » Ils se sont exécutés.

Une vague de froid s'est alors abattue sur nous. De la glace se formait instantanément sur toutes les surfaces du bateau et la mer elle-même se figeait d'un coup. Aussi vite que possible, tout le monde s'est précipité dans les salons du Titanic, mais quelques malheureux n'ont pas été assez rapides et nous avons assisté sans pouvoir rien faire à leur congélation. Ils sont devenus tout bleus et blancs et leur cœur glacé a cessé de battre.

Aussi vite qu'elle était apparue, la tornade de glace a disparu. La glace a fondu, les matelots congelés ont fondu. Nous avons repris la route.

Vendredi 17 février 1911. – Ce matin, encore des émotions ! Je sors pour mon cigare matinal et je découvre que tout le monde est sur le pont.

— Que se passe-t-il encore ?

— Regardez, Capitaine !

Un énorme cochon flotte à tribord !

— Ça alors ! Qu'est-ce que ce cochon fait dans l'océan ?

Il est si rond qu'il semble insubmersible.

Eileen me demande l'autorisation de le faire monter à bord.

— Hum, je ne sais pas. Il pourrait avoir des maladies...

— Mais non, capitaine, il a l'air en parfaite santé. Regardez comme il barbote joyeusement.

C'est vrai qu'il a l'air inoffensif avec son groin tout rose...

— C'est d'accord.

Eileen plonge et passe des cordes autour des pattes de l'animal. Tout le monde attrape l'extrémité du cordage et hisse la bête à bord. Quel morceau !

— Combien pèse-t-il à votre avis, mon Capitaine ?

— Pas loin d'une tonne, je parierais. Pesons-le.

Nous emmenons notre cochon vers la balance au-dessus de la cale.

899 kilogrammes !

— C'est exceptionnel ! Je n'ai jamais vu ça !

— Ni moi ! Ni moi !

Tout le monde est épaté.

Eileen propose de le nommer.

— À vous l'honneur de lui donner un nom de baptême. C'est vous qui êtes allée le repêcher, après tout.

— Merci, Capitaine. Eh bien, je propose de le nommer... Léon Calahan !

— Voilà qui est fait ! Sabrons le champagne !

Une joyeuse animation s'empare du pont pendant que les bouchons de champagne volent en tout sens. Eileen fait remarquer que Léon Calahan semble souffrir de la soif. Elle lui apporte une bassine d'eau fraîche, mais le cochon grogne de dédain.

— Du champagne, peut-être...

On essaie, mais le cochon n'en veut pas davantage.

Le cuisinier a alors une idée.

— J'ai lu, dit-il, dans un magazine que les cochons adorent les boissons énergisantes. Je vais chercher du Red Bull dans les réserves.

Et miracle : Léon Calahan se met à laper goulûment le Red Bull. Seulement, quelques instants plus tard, le voilà qui commence à s'élever dans les airs !

— Hum, ça, l'article n'en parlait pas, fait le cuisinier. C'est assez bizarre... Ainsi le Red Bull donne des ailes...

— Attrapez-le ! Nous allons le fixer au pont par des cordes.

19 heures 30. – Le cuisinier a préparé un superbe rôti de porc et du boudin avec des morceaux de Léon Calahan. L'animal ne semble pas souffrir de ses amputations. Il continue de boire du Red Bull et de se balancer au gré des courants d'air, retenu par des cordes à l'aplomb du pont avant.

La salle de restaurant est en fête : le cuisinier a fait merveille, la viande est succulente et le boudin splendide. Mais une tornade éclair jette soudain tout le monde par terre. Panique ! Une foule affolée se précipite dans les cales pour se mettre à l'abri ; personne n'a envie de mourir gelé comme les malheureux d'hier.

Dieu merci, la tornade ne fait que passer et, à part quelques tranches de rôti égaré dans quelques décolletés, il n'y a pas de mal.

Mais, à la grande déception des gourmets, la tornade a dénoué les liens de Léon Calahan et celui-ci, profitant des ailes que lui a données le Red Bull, s'est envolé haut dans le ciel...

Il est maintenant deux heures du matin. Pour faire oublier le cochon Léon aux passagers déçus, j'ai à nouveau fait servir du champagne. Une ambiance chaleureuse règne dans la salle de bal. Tout le monde danse et chante gaïement.

Je sors fumer un cigare sur le pont et là, Antoine se précipite sur moi. Décidément, chaque fois que j'allume un cigare, il se passe quelque chose. Je devrais arrêter de fumer.

— Que se passe-t-il, Antoine ?

— Je viens d'avoir une vision. Eileen est coincée sur une île.

— Eileen ? Mais elle était avec nous dans la salle de bal il n'y a pas...

C'est vrai ça : depuis combien de temps n'ai-je pas vu Eileen ?

— Une île ? Quelle île ? Et puis, qu'est-ce que c'est que cette histoire de visions ?

— Je suis médium. J'ai vu Eileen sur une île. Elle en grand danger. Il faut lui venir en aide.

— Médium... Il ne manquait plus que ça. Bon, je vous crois, mais si vous me racontez des histoires, je vous ferai jeter aux fers.

Margot arrive sur ces entrefaites.

— Que se passe-t-il ?

— D'après Antoine-le-Médium, votre sœur a disparu. Elle serait sur une île...

Antoine est en transe. D'une voix sépulcrale, il dit :

— Maman, Maman, j'ai très peur, je ne sais pas si je vais tenir longtemps comme ça...

Margot lui agrippe le bras et le secoue :

— Mais qu'est-ce que vous racontez ? Où est ma sœur ?

— Ce n'est pas moi qui parle, c'est Eileen ! Elle parle par ma bouche !

Margot se tourna vers moi.

— Capitaine, sommes-nous à proximité d'une île...

— Euh, oui, il y a bien une petite île à quelques...

— Mettez le cap dessus. Vous me rejoindrez là-bas.

Et là, Margot se change en sirène et saute à la mer.

Une sirène. Bon. D'accord. Je ne cherche pas à comprendre, je verrai ça plus tard, et je fonce au gouvernail mettre le cap sur la petite île que nous avons dépassé tantôt.

Nous filons dans la nuit noire. Alertés par Antoine à peine remis de sa transe, les autres passagers se sont massés derrière moi et scrutent l'horizon. Après une heure, nous sommes en vue de l'île.

Les passagers se ruent sur le pont et crient « Eileen ! Eileen ! » de toute leur force.

Mais c'est Margot-la-Sirène qui apparaît.

— Capitaine ! crie-t-elle, nageant comme un dauphin devant le bateau.

— Je vous écoute, Margot !

— Ma sœur est bien sur l'île, j'en ai la certitude, mais il y a un épouvantable tourbillon juste devant.

— Quoi ? m'étrangle-t-elle.

— Écoutez-moi, n'ayez pas peur. Je connais ce tourbillon. N'oubliez pas que j'étais une pirate avant de monter à votre bord. Vous allez faire exactement ce que je vais vous dire sans discuter mes ordres. Il faut foncer droit sur le tourbillon, il va entraîner le bateau et l'échouer sur l'île. Là, nous retrouverons Eileen.

Sur le pont, les passagers, qui ont tout entendu, ont tout d'un coup moins envie de retrouver la sœur de la sirène. Quelques voix s'élèvent pour dire qu'elle peut bien rester sur son île, qu'on enverra les pompiers et qu'en attendant, il faut faire demi-tour.

Je hausse la voix :

— Un capitaine n'abandonne jamais un passager en difficulté. Maintenant, tout le monde se tait !

Allons, droit sur le tourbillon ! Je tiens ferme le gouvernail. Mon fier navire tremble de tous ses bords. Soudain, une poutre se détache et frappe Antoine en plein dans la poire ; le malheureux est projeté au fond des eaux. Mais personne ne peut se porter à son secours, chacun étant occupé à s'agripper et à prier. Gémissments de la carlingue ! Craquements des bastingages ! Nous tournoyons de plus en vite ! Les passagers poussent des hurlements ; je serre les mâchoires... En plus de tournoyer, à présent nous nous enfonçons à une vitesse vertigineuse dans les profondeurs aquatiques. La puissance du tourbillon est telle que le gouvernail vibre comme un gong géant. Je me maintiens comme je peux, mais je suis à deux doigts de lâcher. Et soudain...

Soudain, nous touchons le fond du tourbillon, et là, tout s'arrête : nous sommes au fond de la mer ! Un silence terrible s'abat sur nous. Personne n'ose lâcher ce qu'il tient et c'est tant mieux, car à peine nous sommes-nous arrêtés que le silence est brisé par un sifflement suraigu. Je lève les yeux : la mer s'écroule sur nous !

Le bateau – et nous avec – est balayé comme une vulgaire poussière ! Je m'évanouis...

Quand je reprends conscience et que j'ouvre les yeux, le bateau est à moitié sur son flanc le long d'une plage déserte. Margot avait raison !

— Tout le monde va bien ?

Des gémissments plus ou moins affirmatifs me répondent.

— Personne ne manque ?

— Non, personne, sauf Antoine.

— On s'occupera d'Antoine plus tard. Est-ce que quelqu'un voit Margot ?

— Je suis là, Capitaine !

Je me redresse. Margot a retrouvé forme humaine et me fait signe depuis la grève.

— Capitaine, venez vite ! Je vois mes anciens complices au loin : Jack et Toto, les pirates aux yeux rouges qui tombent ; Paul et ses bracelets brésiliens ; Pierre aux cheveux frisouilles ; le capitaine qui regarde tout le temps une pièce. Allons sauver ma sœur !

Nous voilà, Margot et moi et quelques passagers parmi les plus courageux, qui courons après les pirates. Bien vite, nous les rattrapons.

— Rendez-moi ma sœur ou vous mourrez ! crie Margot.

Comme les pirates ricanent, Margot fait feu et abat Toto et Pierre, chacun une balle dans la tête. Nous nous emparons de Paul et Jack pour les faire avouer l'endroit où ils ont caché Eileen et pour en faire des cuisiniers. Nous n'avons même pas besoin de les torturer, ils nous conduisent immédiatement à la grotte où ils gardent leur prisonnière.

Émouvantes retrouvailles...

Nous reconstruisons le bateau. Les dégâts sont assez superficiels. Le plus dur est de le remettre à flot. Mais nous y parvenons. Une triste nouvelle assombrit toutefois notre joie d'avoir retrouvé Eileen : le pauvre Antoine est mort, en partie dévoré par des poissons rouges... Eileen est partagée entre la joie de sa délivrance et le chagrin de la perte d'Antoine.

La fin de l'histoire est assez triste...

La pauvre Eileen ne se remet pas de la mort d'Antoine : elle se jette à l'eau et se noie ! En découvrant le cadavre de sa mort flottant sur la mer, Margot, ivre de désespoir, tente de se noyer à son tour, mais étant une sirène, elle n'y parvient pas. Elle me dérobe alors mon revolver et se tire une balle dans tête.

Tout le monde est bien triste.

Nous rentrons en Espagne, le cœur lourd.

Ruch Ehtrennd

*Nationalité : Allemande / Âge : 42 ans / Profession : Capitaine /
Des cheveux noir corbeau et une jambe de bois.../ Secret : Il cache sa
réserve de rhum dans la partie creuse de sa jambe de bois !*

John Uteines

*Nationalité : Anglaise / Âge : 28 ans / Profession : Matelot dans
l'équipage du Capitaine Ruch Ehtrennd. / Ses cheveux sont aussi
courts qu'ils sont bruns... / Secret : De très grande taille, il est doté
d'une force surhumaine !*

Monkey Night

*Nationalité : Américaine / Âge : 25 ans / Profession : Navigateur
dans l'équipage du Capitaine Ruch Ehtrennd. / Sous son chapeau
chinois, ses cheveux sont bruns. / Secret : il n'a pas besoin de carte pour
naviguer, car il connaît par cœur toutes les cartes du monde !*

**par Arthur,
Valentin et Théo...**

Journal de bord du Capitaine Ruch Echtrennd

11 août 1914. – La France vient de déclarer la guerre à l'Autriche-Hongrie ! Ça va chauffer. Je préfère quitter l'Allemagne avant que ça barde trop. D'autant plus qu'en tant que capitaine de bateau, à tous les coups, je vais me retrouver mobilisé et ça, ça ne me plaît pas tellement. En route ! Je quitte le port de Hambourg au petit matin, direction l'Angleterre où j'ai un neveu qui lui non plus, j'en suis certain, n'a pas envie de faire joujou avec sa vie.

En fin d'après-midi, je mouille mon rafiot dans le port de Dover et je prends le train jusqu'à la Londres. Mon neveu, John Uteines, m'attend dans un pub. Nous vidons quelques chopes de bière et puis nous reprenons le train en direction de Dover. La nuit vient à peine de tomber quand nous quittons le port.

12 août 1914. – John et moi avons discuté pour savoir où partir. John a proposé que nous allions chercher Monkey Night en Amérique et je suis tombé d'accord avec lui : Monkey est un merveilleux navigateur et il y a fort à parier qu'il n'est pas plus chaud que nous à l'idée de mourir à la guerre. Cap sur New York !

Mais à peine avons-nous dépassé le méridien de Greenwich de quelques dizaines de miles, que nous retrouvons nez à nez sur un navire de guerre des USA. Les USA ne sont pas encore entrés en guerre, je crois bien, et pourtant voilà qu'un militaire nous crie dans un porte-voix de faire demi-tour ! John et moi échangeons un coup d'œil : notre décision est prise.

Tout en faisant semblant de manœuvrer pour retourner vers le vieux continent, nous préparons les canons et sans crier gare, nous les bombardons. Un boulet atterrit pile dans la cuisine de la frégate et des milliers de couteau et de fourchettes sont projetées comme autant de projectiles mortels. Les soldats américains courent dans tous les sens : les fourchettes se plantent dans leurs yeux et les couteaux les égorgent. C'est un massacre ! Bientôt, des centaines de cadavres flottent à la surface des eaux et puis s'enfoncent en tournant lentement jusqu'au fond des abysses.

13 août 1914. – Nous accostons au port de Long Island, en Amérique du Nord. Nous nous mettons à la recherche de Monkey Night. John a entendu dire que Monkey s'est engagé dans la Marine des U.S.A et nous ne tardons à retrouver sa piste dans un port militaire à quelques kilomètres de Long Island.

Il est ravi de nous voir.

— Figurez-vous, nous dit-il en nous servant du whisky, que mon bataillon part demain pour l'Asie et, nom d'un chien, je n'ai aucune envie de me retrouver là-bas. Buvons.

Il vide son verre et nous l'imitons.

— Alors, dis-je, accompagne-nous. Nous avons besoin d'un gars comme toi, d'un navigateur hors pair, pour trouver la Fontaine de Jouvence.

— La Fontaine de Jouvence ? Les gars, je suis avec vous ! Ça s'arrose !

Il remplit nos verres à ras bord et nous trinquons.

— Mais avant, je dois faire quelque chose...

— Quoi donc ? demande John.

— Figurez-vous que des espions allemands m'ont payé très cher pour que je dessine de fausses cartes maritimes. Je dois maintenant remplacer les vraies par les fausses dans la cabine du capitaine. J'en ai pour une heure au maximum. Attendez-moi au café devant la base. Buvez un coup ou deux sur mon compte. Je ne serai pas long.

Il sèche un troisième verre et nous laisse.

Comme il nous l'a dit, il pousse la porte du café une heure plus tard. Nous finissons la bouteille de whisky, tout heureux qu'il fasse désormais partie de notre équipe, et nous levons le camp.

Dédestination : la Fontaine de Jouvence !

14 août 1914. — Nous avons mis le cap sur Madagascar. C'est là, d'après Monkey Night, que nous avons le plus de chance de trouver des renseignements sur la Fontaine de Jouvence. Mais voilà que nous découvrons que nous sommes suivis par un torpilleur américain.

— On dirait bien, dit John, qu'il y a eu des survivants quand on a coulé ce bateau au large de l'Angleterre.

— Himmel ! m'exclamé-je. C'est vrai ! Je me souviens qu'une poignée d'entre eux avaient trouvé refuge dans une barque de survie ! Ils ont dû atteindre les côtes et prévenir leur commandement par télégramme.

— Soyez tranquilles, les gars, nous rassure Monkey. Avec les fausses cartes que je leur ai refilées, pas de danger. Nous sommes plus légers qu'eux, nous allons les semer, et après, ils vont tourner en rond pendant des semaines !

Je pousse les moteurs à fond et nous gagnons du terrain. Le torpilleur disparaît à l'horizon.

— Mes amis, dis-je, je viens de m'apercevoir que nous n'avons plus un gramme de poudre à canon. Avec ces satanés bateaux américains dans les parages, nous avons tout intérêt à faire le plein. Je propose que nous fassions halte en Argentine dans le port de Punta Tumbo.

— Excellente idée ! approuve Monkey. À l'Argentine et aux Argentins !

Il boit une longue rasade de whisky.

15 août 1914. — À Punta Tumbo, je retrouve mon vieux copain vendeur de poudre à canon et autres armes. Pendant que je discute avec lui, Monkey fait découvrir à John le pisco, un alcool.

Mon vieux copain accepte ma proposition : se joindre à notre équipage et partager la découverte de la Fontaine de Jouvence en échange de sa poudre à canon.

Il accepte. Nous buvons force pisco pour sceller notre accord.

16 août 1914. – Nous reprenons notre route en direction de Madagascar. En chemin, nous croisons un cargo de denrées alimentaires. Nous nous empressons de l'attaquer, car nous n'avons pas assez d'argent pour acheter la nourriture. Après le pillage et le festin qui s'ensuit, nous décidons de faire une halte en accostant une île dont les abords nous paraissent accueillants.

Las ! à peine avons-nous abordé et commencé d'explorer les lieux, que nous découvrons les reliefs d'un festin cannibale, crânes rongés, cages thoraciques calcinées, tibias mordillés ! Notre campement a intérêt à être solidement protégé !

Dont acte ! Nous creusons une tranchée circulaire que nous hérissons de piques de bambous, puis nous descendons quelques canons du navire pour compéter notre défense. De peur que nos éventuels assaillants ne mettent le feu au bateau, nous déchargeons également nos victuailles pour les avoir sous bonne garde.

17 août 1914. – La nuit a passé sans problème. Le butin de notre pillage se composant pour l'essentiel de corned-beef et de gâteaux secs, nous décidons de partir chercher des fruits dans la forêt tropicale où ils sont en général abondants. De fait, nous en ramenons une bonne quantité, mais de retour nous découvrons accablés que notre campement a été dévasté et toutes nos réserves volées !

Sus aux cannibales ! Emportant nos canons, nous nous lançons à leur poursuite. Ça n'est pas tellement difficile, car ils ont semé leur chemin de boîtes de corned-beef vides. Leur village est situé dans une vallée obscure de l'île. Ce sont des huttes sombres, entourées de crânes humains piqués sur des tiges de bambous. Une odeur de fumée macabre flotte dans l'atmosphère. Nous serons sans pitié. En quelques minutes nous avons armé nos canons et nous bombardons les créatures anthropophages. Celles qui ne sont pas réduites en bouillie s'enfuient dans la forêt. Nous pouvons récupérer la moitié de nos réserves et nous quittons ces lieux maudits.

Floriane

Floriane porte long ses cheveux bruns. Elle est vêtue d'une chemise bleue à manches courtes et d'un short. Elle est chaussée de ballerines. / Âge : 23 ans / Taille : 1 mètre 65 / Père : Jean-Yves / Mère : Patricia / Profession : Floriane travaille dans une crèche. / Secret : Il suffit qu'elle pense à voler, pour pouvoir s'envoler pour de vrai rien qu'en levant une jambe.

Mélanie

Mélanie est une blonde aux cheveux blonds et aux yeux bleus. / Elle porte le plus souvent short, tee-shirt et tongs. / Taille : 1 mètre 64 / Âge : 20 ans. / Père : Fabien / Mère : Élodie / Profession : Secrétaire et artiste. / Secret : Il qu'elle montre du doigt la chose qu'elle a envie de soulever pour que celle-ci se soulève toute seule.

Julia

Âge : 22 ans / Taille : 1 mètre 58 / Julia a de longs cheveux bruns et des yeux verts. Elle porte la tenue suivante : short, tee-shirt et baskets. / Père : Sébastien / Mère : Stéphanie / Profession : Restaurateur chez Mac Donald's. / Secret : Julia a survécu à un crash d'avion.

**par Audrey,
Cassandra et Noémie...**

Journal de bord

1^{er} jour. – On part de Marseille. Direction : le tour du monde en paquebot ! On commence par la mer Méditerranée...

Mais catastrophe ! Mélanie a trébuché et a lâché la carte du voyage !

2^{ème} jour. – Une dispute a éclaté entre nous trois... On était complètement perdues, il faisait de plus en plus froid. Et pour couronner le tout, une tempête se leva ! La mer terriblement agitée faisait bouger le bateau dans tous les sens et de plus en plus fort... Mélanie et Floriane criaient et pleuraient tandis que Julia les réconfortait. Les vagues devenaient énormes, monstrueuses, et le vent soufflait avec tant de force que nous ne nous entendions presque plus parler. Bientôt, les gouttes de pluie sont devenues des grêlons ! Sur ce, Julia a déclaré d'une voix tranquille : « Venez, les filles, allons dormir. Ça va passer... »

3^{ème} jour. – Ce matin, en se réveillant Julia a vu trois requins. Elle a appelé Mélanie et Floriane, qui ont découvert les squales à leur tour. Après une tempête, des requins ! Ce voyage tourne au cauchemar ! D'autant plus qu'un des requins, soudainement, a planté toutes ses dents dans la coque du bateau, ouvrant une large brèche où la mer s'est engouffrée. Floriane a crié : « Toutes à l'eau ! Là-bas, avec un peu de chance, on trouvera une île... » « Et les requins ? » a fait remarquer Mélanie avec bon sens. Julia a dit : « Ils sont trop occupés à dévorer le bateau. Et de toute façon, on n'a pas le choix... » En effet, notre navire commençait de s'enfoncer dans les profondeurs pendant que les requins le grignotaient comme s'il s'agissait d'une pâtisserie. Nous avons plongé et nous avons nagé le plus vite possible loin du lieu du naufrage. Épuisées, nous étions sur le point de nous noyer quand Floriane a crié : « Terre ! Terre ! Une île ! » Redoublant nos efforts, nous sommes parvenues à atteindre le rivage... Nous avons consacré nos dernières forces à ramasser du bois et à allumer un feu. Et puis nous avons dormi, dormi, dormi...

4^{ème} jour. – À son réveil, Mélanie est allée chercher du bambou pour construire un abri. Quelle surprise pour Floriane et Julia quand elles ont découvert en ouvrant les yeux le chantier de construction ! Julia, ragaillardie par sa nuit de sommeil, est partie à la recherche de nourriture, tandis que Floriane s'est jointe à Mélanie pour avancer les travaux.

Julia est revenue les bras tout chargés de victuailles : mangues, ananas, noix de coco, poissons argentés fraîchement pêchés... Après nous être régälées, repues, nous avons dessiné un immense S.O.S sur la plage avec des cailloux surmontés de torches enflammées pour qu'on nous voie même la nuit.

Et puis, comme nous sommes au bord de la mer, après tout pourquoi ne pas en profiter ? Hop, nous enlevons nos vêtements et nous retrouvons en maillots de bain pour une baignade.

Le soir, une surprise de taille ! Julia, qui est partie chercher à manger dans la forêt, revient avec un jeune homme ! Et nous qui croyions l'île déserte ! Ce jeune homme est comme nous un naufragé et il s'appelle Kevin.

Mais il est temps de dormir.

5^{ème} jour. – Tout le monde est debout en même temps. Kevin commence à expliquer son histoire.

« Je viens de Lille. Je m'ennuyais. J'ai voulu voir le monde, je rêvais d'ailleurs. À Boulogne, des bateaux partaient à l'autre bout du monde. J'ai sauté dans l'un d'eux, direction l'Amérique du Sud. Mais nous avons été pris dans une tempête terrible et le bateau a coulé. Tous mes camarades de voyage sont morts. J'ai eu une chance formidable en parvenant à nager jusqu'à cette île. »

Mélanie dit : « Quelle aventure ! C'est un hasard fabuleux que nous nous soyons retrouvés ici. Nous resterons toujours ensemble. »

C'est alors que Floriane fait une chose stupéfiante qui nous laisse tous les yeux écarquillés. D'un seul coup, elle se met à flotter dans les airs et puis elle vole en direction d'un bananier. Tranquillement, comme si elle faisait son marché, elle cueille un fruit, et tout aussi tranquille, elle... atterrit et commence à éplucher sa banane.

Elle se met à manger, mais quand elle découvre que nous la regardons comme un extra-terrestre, elle nous dit :

— Eh ben quoi ? Ce n'est rien, je fais ça tout le temps. C'est un truc. C'est mon secret.

Une fois remis de notre stupéfaction, nous poursuivons les travaux d'aménagement de notre abri pour pouvoir y accueillir Kevin. Une touche de décoration pour rendre le tout agréable (fleurs, pierre et bois flottés) et c'est prêt...

Floriane dit alors :

— Il est temps que nous allions explorer l'île, vous ne croyez pas ?

— Excellente idée, répond Kevin. Je pourrai vous guider, au moins jusqu'à mon propre campement, sur la côte opposée.

Nous nous mettons en route.

Nous atteignons le campement de Kevin. Il y a là le sac de Kevin, récupéré après son naufrage sur la plage.

— Malheureusement, dit Kevin, ça pèse des tonnes. Je me demande s'il ne faudrait pas mieux le laisser ici.

— Attendez, dit Mélanie, je crois pouvoir faire quelque chose...

Le regard brillant, elle se met à fixer le gros sac. Quelques secondes plus tard, le sac s'élève doucement dans les airs.

— Nous pouvons y aller, dit Mélanie. Je vais le porter par télékinésie. Ce sera moins fatigant.

Encore un super pouvoir !

Nous finissons d'explorer l'île qui est totalement déserte et nous rentrons au camp à la nuit tombée.

6^{ème} jour. – Kevin nous réveille en hurlant. « Bateau ! Bateau ! Bateau en vue ! » Tous debout en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, nous nous précipitons sur la plage crier et sauter en faisant de grands gestes. Par bonheur, le bateau nous aperçoit, jette l'ancre et mouille une barque pour venir nous chercher.

Le capitaine et l'équipage nous accueillent chaleureusement.

— Qu'est-ce que vous transportez dans vos cales, Capitaine ?

— Eh bien, pour l'essentiel, du cacao, de la poudre de noisette et du lait...

— Et pour qui est-ce ?

— Je ne sais pas encore. Je vais tenter de vendre tout cela en Europe, à des fabricants de chocolat.

Mais cacao, noisette et lait, cela nous donne des idées d'invention gourmande...

— Nous autoriserez-vous à prendre quelques échantillons pour tenter une expérience ou deux ? Si nous réussissons, votre fortune est faite.

Le Capitaine réfléchit un instant et puis nous dit :

— Ma foi, il semblerait que vous soyez de sacrés veinards. Pourquoi pas ?

Pendant quelques heures, nous travaillons à un nouveau mélange. Enfin, nous pensons avoir trouvé la formule idéale, à la fois onctueuse et goûteuse.

— Capitaine ? Pouvez-vous venir, s'il vous plaît ? Nous avons quelque chose à vous faire goûter...

Le Capitaine s'approche et nous lui tendons une cuillère pleine du mélange que nous avons inventé.

— Qu'est-ce que c'est ? demande-t-il en reniflant la cuillère.

— Goûtez. Faites-nous confiance.

Il goûte du bout des lèvres.

— Hum ! Mais c'est exquis ! C'est délicieux ! C'est divin ! Qu'est-ce que c'est ?

— Nous ne sommes pas encore fixés pour le nom définitif, mais nous pensons à Nutella. Qu'en pensez-vous ?

— Votre fortune est faite. Et la mienne avec !

Quelques jours plus tard. – Nous avons débarqué à Brest. Et nous allons maintenant faire découvrir le Nutella au monde entier !

La commercialisation du Nutella est un succès mondial.

Nos héroïnes deviennent considérablement riches...

Avec l'argent, nous décidons de construire une villa où nous pourrions vivre toutes ensemble et mener d'autres expériences gourmandes.

Floriane, justement, a une idée... une idée de bonbon en forme de fraise, recouvert de sucre et teinté de jus de cochenille...

— En forme de fraise... Assez petit... De la taille du bout d'un pouce... Légèrement piquant à l'extérieur... Moelleux à l'intérieur...

— Cela paraît appétissant. Quel nom comptes-tu donner à ton nouveau bonbon ?

— Je ne sais pas... Je réfléchis...

— Maxifraise ?

— Fraisine ?

— Frigofraise ?

— Non, non ! Ce n'est pas ça... Attendez...

— Rigofraison ?

— Chut ! Je l'ai sur le bout de la langue...

— Fais voir...

— Chut ! Ferme ta gu... ! Ta gu... Tag... Taga... Tagada ! Fraise Tagada ! Ça y est, j'ai trouvé : la Fraise Tagada !

— Mais oui, c'est excellent !

Comme la villa n'est pas tout à fait achevée – il manque toujours la cuisine –, nous décidons de nous rendre chez le pâtissier pour lui emprunter ses locaux, le temps de mettre au point la recette de la Fraise Tagada. À la fin de la journée, le premier prototype est prêt.

— Monsieur le pâtissier, vous voulez bien goûter et nous dire ce que vous en pensez ?

— Avec joie, je suis friand de nouveauté. Faites voir votre invention.

Il porte la fraise sucrée à ses lèvres. Au fur et à mesure qu'il mâche, son visage passe par toutes les expressions du plaisir.

— Ah ! déclare-t-il enfin, les yeux mouillés de larmes. C'est une merveille ! C'est exquis !

Satisfaites, nous retournons à la villa et prenons contact avec une pâtisserie industrielle de Marseille où nous pourrions produire la Fraise Tagada à grande échelle.

Quelques semaines plus tard, nous voilà à Marseille, près du port. Nous avons organisé une cérémonie de lancement pour notre nouvelle sucrerie et c'est un succès immense populaire : des milliers et des milliers de personnes se pressent à notre stand et repartent enchantées, la bouche pleine de Fraise Tagada et quelques pots de Nutella sous les bras.

Nous sommes désormais riches de manière fantastique.

Michael Richar-Kaïl

Profession : Capitaine d'un bateau pirate qui a coulé après avoir heurté une mine-rocher. / Il a les yeux vairons : un œil bleu, un autre vert... / Ses armes préférées sont les fusils d'assaut et les épées de diamant. / Secret : Il a coulé son bateau volontairement...

Gaspard

Ses vêtements : un jean, des tongs, des chaussettes vertes et un marcel bleu tout déchiré...

**par Camille, Quentin,
Korentin et Baptiste...**

Journal de bord du Capitaine Richar-Kaïl

1^{er} jour. – Il est temps de piller ! Nous mouillons depuis trop longtemps dans ce port obscur et misérable du Costa Rica. Voguons en direction de l'Australie ! Les eaux de l'Océan Indien regorgent de navires à attaquer et de richesses à voler !

2^{ème} jour. – Mon fidèle Gaspard vient d'apercevoir une île depuis le gaillard avant. Cap droit dessus ! Nous n'avons pas encore croisé une seule goélette ni un seul tanker et il nous faut faire le plein d'eau douce et de nourriture. Sans compter que l'île est peut-être peuplée de riches habitants qu'il ferait bon détrousser et étripier...

Mais malheur ! Une barre rocheuse invisible sous les eaux noires entoure l'île ! Il est trop tard pour faire manœuvre arrière, nous nous précipitons sur elle et la coque du navire est brisée par les rochers comme une coquille d'œuf le serait par une cuillère !

Qu'importe ! Gaspard et moi avons l'habitude des caprices de l'océan et, ni une ni deux, nous avons fait des décombres un radeau, de nos draps des voiles. Nous n'oublions pas de récupérer nos armes avant de sauter sur notre embarcation de fortune et de nous éloigner de cette île maudite tandis que les restes de mon navire sont précipités et brisés en mille morceaux contre la falaise.

3^{ème} jour. – Enfin, un bateau croise notre route. C'est un patouillard, mais ce sera toujours mieux que notre radeau qui prend l'eau de tous les côtés. Gaspard compte dix membres d'équipage et quelques passagers. Le plus prudent est d'attendre la nuit. La nuit vient, propice au crime. Il fait noir et la lune est cachée. À l'abordage !

Ma foi, c'est un beau massacre : tout l'équipage est promptement massacré et les passagers sont jetés à l'eau vivants en même temps que les cadavres des marins. Comble de chance, la cale est bourrée d'or !

4^{ème} jour. – Avec l'or, nous personnalisons notre nouveau bateau. Nous achetons de gros canons que nous plaçons sur les côtés et à l'avant du navire. Puis nous reprenons notre périple.

Mais, de façon assez idiote, nous n'avons pas pensé à acheter de la nourriture en même temps que nous équipions de canons. La faim nous tenaille !

Enfin, Dieu merci, la silhouette d'une île se découpe à l'horizon.

Nous abordons et nous partons en quête de victuailles. C'est alors que nous découvrons un fantastique cochon qui doit peser plusieurs centaines de kilos. L'animal est en train de se gaver de poisson pourri et il ne prend pas garde à nous.

Il ne nous faut pas beaucoup de ruse pour le capturer.

Mais notre déception est grande : ce cochon est si énorme qu'on ne peut atteindre la viande. Même avec de la TNT, nous ne parvenons pas à détacher le moindre petit filet de chair. Dépités, nous le laissons repartir.

5^{ème} jour. – Le cœur lourd et le ventre creux, nous avons repris la mer. Le moral est bas, Gaspard et moi nous nous regardons en chiens de faïence. Pour comble de malheur, en allumant sa pipe, Gaspard met le feu à la voile. Nous parvenons sans trop de difficulté à éteindre l'incendie, mais la voile est inutilisable et notre moral chute encore d'un cran. Sans voile, le bateau n'avance plus guère.

C'est alors que nous découvrons flottant à côté de nous le corps d'une femme. Nous nous empressons de la repêcher et découvrons qu'elle est encore en vie, ce qui constitue un petit miracle. Au bout d'un moment, elle reprend connaissance. Elle dit s'appeler Nany et être navigatrice en solitaire. Elle était en route pour l'île Céleste quand une lame de fond fit chavirer son navire, la précipitant à l'eau...

Charitablement, nous lui proposons de la déposer dans le prochain port, ce qu'elle accepte, naturellement.

Seulement, voilà, la faim c'est la faim... Et comme nous n'avons rien à manger, cette naufragée, au fil des jours, nous paraît de plus en plus appétissante...

C'est pleins de regrets que nous finissons par l'estourbir avant de la dévorer.

La légende de l'Île des Lamentations

Vieille comme la mer, la légende de l'Île des Lamentations raconte que les marins morts en mer, et dont les corps ont été jetés par-dessus bord par l'équipage de leur navire, sont entraînés vers cette île. Ils y retrouvent un semblant de vie et errent des siècles et des siècles durant sur les rivages désolés, appelant de leurs voix tristes et caverneuses les bateaux qui passent à l'horizon. En effet, ces morts-vivants n'ont pas perdu l'espoir de retrouver leur terre et leur famille. Mais quand un bateau commet l'erreur de s'approcher trop près du bord, alors les morts de l'Île des Lamentations aspirent l'âme des marins pour s'en nourrir.

Daemon Sarvador

Profession : architecte / Âge : 26 ans / Taille : 1 mètre 85 / Poids : 80 kg / Parents : Elisabeth et Pierre Sarvador / Beau brun ténébreux aux yeux gros, Daemon Sarvador est célibataire et il apporte un soin exigeant à ses tenues : tout de noir vêtu, il est très élégant. / Secret : il est né dans une famille noble et se fait passer pour un bandit, pour un pirate...

Britany Wayvee

Âge : Née le 16 avril 1891 (22 ans) / Taille : 1 mètre 78 / Poids : 70 kg / Parents : Rose et Sean Wayvee / Britany a les yeux verts et ses cheveux sont châtain clair. Elle porte short en jean et tee-shirt rouge... / Secret : c'est une clandestine. Elle a emprunté l'identité d'une femme morte qui avait réservé une place à bord du bateau...

**par Dawson, Fabian,
Sarah et Honorine...**

Journal de bord de Daemon

3 novembre 1913. – C'est une matinée sombre et brumeuse. Je suis décidé à partir à l'aventure et à chercher le trésor de l'Île des Lamentations. Je compte aussi retrouver mon père : cela fait des années qu'il est parti à la recherche de cette île mystérieuse et que je n'ai plus eu aucune nouvelle. Ma mère, mes frères, mes oncles, mes tantes, tout le monde semble l'avoir oublié et considère que mon entêtement à le retrouver est une lubie funeste. Ce sont des ingrats, car c'est à mon père que notre famille doit sa fortune et ses titres de noblesse.

Avant de partir, mon père a raconté au petit garçon que j'étais, tout ce qu'il savait de ce trésor ; je ne pars pas complètement à l'aveugle. Mon bateau est un petit deux mats. J'ai hissé les voiles et voilà : je suis en mer. Je n'ai plus rien à faire dans cet endroit. Adieu, famille sans cœur.

La nuit est tombée. J'ai accompli déjà la moitié de ma route. La lune s'est levée. On y voit presque comme en plein jour. Soudain, une flotte de navires australiens me barre l'horizon. Une voix m'appelle depuis un des ponts : « Quelle est la route pour l'Île des Lamentations ? » Comme je ne veux pas être dérangé, je leur donne la vieille carte que j'ai dessinée lorsque j'avais quinze ans et que j'ai emportée avec moi en souvenir de vie passée. Rien de ce qui y est écrit n'est vrai. La voix m'a remercié et la flotte australienne a mis le cap dans la direction opposée à l'île...

4 novembre 1913. – Le jour s'était à peine levé quand j'ai été réveillé en sursaut par des appels au secours ! Je suis sorti de ma cabine. L'air était plein de voix plaintives : « Au secours ! Au secours ! À l'aide ! À l'aide ! », mais il n'y avait personne en vue. Et je me suis alors souvenu de ce que mon père me racontait : l'Île des Lamentations est gardée par des morts qui attirent les voyageurs en pleurant et en appelant à l'aide. Une fois le voyageur capturé, les morts le font disparaître à tout jamais.

Je me suis bouché les oreilles et j'ai essayé de trouver un autre passage pour accoster. C'est alors que je vis à nouveau la flotte australienne !

5 novembre 1913. – Le choix que j'ai à faire est le plus difficile de toute ma vie ! Affronter les Australiens ou affronter les morts ! Quel enfer ! Vite, une décision...

J'y suis. Je sais ce que je vais faire : mieux vaut affronter la flotte australienne que les morts.

J'enfile un vieux pantalon déchiré ainsi qu'une veille chemise en lambeaux et je prends mon plus bel accent anglais. Je vais me faire passer pour un Australien tombé à l'eau. Je glisse dans ma ceinture un petit poignard, une fiole de poison, quelques bâtons de dynamite imperméables et un détonateur à distance, et je me jette à l'eau. Je nage jusqu'à la frégate australienne, je me hisse à l'échelle de corde. Les marins pointent leurs fusils sur moi, mais d'une voix éraillée je leur dis que je suis des leurs, que je suis tombé à l'eau et j'en rajoute un peu en racontant que je viens d'échapper aux requins...

Aussitôt, ils lâchent leurs armes et m'aident à monter à bord.

— Conduisez-moi vite auprès du capitaine, j'ai des informations capitales à lui transmettre.

Mon accent anglais parfaitement imité achève de les convaincre et l'on me m'accompagne à la cabine du capitaine.

Celui-ci est en train de manger lorsque je lui suis présenté. Je salue comme un militaire et lui débite les mêmes mensonges qu'aux autres.

— Vous vous êtes battus contre des requins ?

— Oui, mon Capitaine.

— Eh bien, vous avez un fier courage. Asseyez-vous. Prenez donc un fruit. J'adore les mangues. Vous permettez ?

— Je vous en prie, mon Capitaine.

Il se saisit d'une mangue et l'épluche au-dessus de son assiette.

— Alors, quelles sont ces informations si importantes que vous souhaitez me communiquer ?

— Eh bien, mon Capitaine, je vous demandais de regarder par le hublot et de me dire ce que vous voyez.

Le Capitaine se retourne et se penche par le hublot. Le temps qu'il a le dos tourné, je vide le contenu de ma fiole de poison sur sa mangue.

— Je ne vois rien, matelot !

— C'est normal, mon Capitaine, il n'y a rien.

— Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ?

— Mangez votre mangue tranquillement, je vais vous expliquer...

— Hum, vous avez intérêt à être convaincant, sinon je vous fais mettre aux fers...

Il croque sa mangue à pleines dents. Il mastique. Il déglutit.

— Comment trouvez-vous votre dessert, Capitaine ?

— Quoi ? Comment osez-vous...

Mais il n'a pas le temps de finir sa phrase, il s'écroule, la tête dans son assiette.

Je soulève une de ses paupières. Il m'a l'air aussi mort qu'un hareng à l'huile, mais pour plus de sûreté, je lui poignarde le cœur et je le décapite. Je truffe sa cabine de dynamite et je sors.

— Le Capitaine se repose. Il ne veut pas être dérangé, dis-je au garde. Il m'a demandé d'inspecter les deux autres navires. Vous serez mon guide.

Le garde hésite un instant, mais je le regarde avec tellement d'autorité qu'il finit par obéir. Il m'emmène sur les deux autres bateaux et, discrètement, je fourre de la dynamite un peu partout. Dans le troisième bateau, je remarque des hommes enfermés dans la cale.

— Qui sont ces hommes ? demandé-je au garde.

— Ce sont des esclaves, Sir ! répond-il.

— C'est bien ce que je pensais. Le Capitaine m'a ordonné de les libérer. Débarrassez-les de leurs chaînes. Et vite !

Le garde obtempère. Les esclaves me regardent comme si j'étais le Père Noël. Le garde est de plus en plus méfiant. Ni une, ni deux, je lui règle son compte d'un bon coup de poignard. De toute façon, je n'ai plus besoin de lui.

— Maintenant, dis-je aux esclaves libérés, il va falloir nager et vite ! Tous à l'eau.

Nous montons sur le pont et sous les yeux éberlués des marins australiens nous nous jetons à l'eau. Le temps qu'ils se renseignent pour savoir quoi faire, nous sommes déjà loin. C'est alors que j'appuie sur le détonateur...

BOUM !

Les trois navires australiens sont réduits en miettes !

Les esclaves et moi continuons de nager en direction de l'Île des Morts. Et cela ressemble à l'Enfer : le rivage est encombré de carcasses de bateaux pourrissantes. Sur les mâts brisés perchent des vautours et l'on aperçoit flottant ça et là des cadavres à demi démembrés. Mais nous n'avons pas le choix.

Enfin, nous prenons pied.

— Nous n'avons pas une minute à perdre. Nous devons trouver le trésor et filer d'ici au plus vite.

Comme des chiens de chasse, nous nous mettons à fureter. Bientôt, nous découvrons l'entrée d'une grotte et nous pénétrons à l'intérieur. Dans l'ombre, nous apparaît soudain une silhouette. Nous avons tous le souffle coupé : c'est une femme, une femme magnifique aux cheveux châtain clair. Elle brandit une épée, elle se rue sur moi.

— Stop ! lui crié-je. Nous ne te voulons aucun mal.

Elle est à deux pas de moi et grâce à la lumière qui provient de l'entrée de la grotte, je distingue ses traits harmonieux...

Mais, mon Dieu, c'est... c'est... c'est mon amour d'enfance !

DAEMON. — Mais que... que... que fais-tu là ?

BRITTANY. — Et si on discutait de ça autour d'un bon feu ?

DAEMON. — Mais oui, d'accord ! Je vais chercher du bois. Et puis aussi des fruits et du poisson, car mon bateau a coulé.

Daemon part, accompagné de ses nouveaux compagnons, chercher bois, fruits et poissons. Ils reviennent une heure plus tard.

BRITTANY. — Mais qu'est-ce que vous faisiez ? Ça fait plus d'une heure que je vous attends !

DAEMON. – Eh bien, sous sommes allés chercher du...

BRITTANY. – Allez, allez, maintenant du feu et mangeons !

DAEMON. – Je vois que tu as toujours ton petit caractère... (*Daemon et ses compagnons préparent le feu et le repas. Tout le monde se restaure et se réchauffe. Une fois le repas achevé, Daemon reprend :*) À présent, peux-tu me raconter ton histoire ?

BRITTANY. – Eh bien, ça commence un beau jour... Tu vois, quand ton père et le mien sont partis tous deux chercher le trésor de l'Île des Lamentations... Ils ont disparu et je n'ai plus eu la moindre nouvelle de mon père... J'ai donc décidé de partir à sa recherche en même temps qu'à la recherche du trésor... Mais à l'approche de l'île, mon bateau a été pris dans une tornade qui l'a échoué, et moi avec, sur les rivages de l'île...

DAEMON. – Ton histoire est tellement triste...

BRITTANY. – Il y a plus triste encore...

Brittany se met à pleurer.

DAEMON. – Parle ! Qu'y a-t-il ?

BRITTANY. – Nos pères...

DAEMON. – Nos pères ? Ne crains pas de parler...

BRITTANY. – Nos pères sont morts ! J'ai trouvé leurs corps en arrivant sur cette île maudite et je les ai enterrés...

DAEMON. – Ne pleure plus. Ce sont les choses de la vie... Mais tu trembles ? Tiens, mets cette veste sur tes épaules.

BRITTANY. – Merci, Daemon...

Brittany et Daemon échangent un long regard, puis ils s'embrassent tendrement. Les anciens esclaves, émus, détournent pudiquement les yeux.

Journal de Brittany

6 novembre 1913. – Hier, quelle soirée merveilleuse ! Retrouver mon amour d'enfance sur cette île maudite ! Et puis Daemon m'a embrassée et il embrasse divinement bien !

Elsa

Porte un bandeau, un pantalon troué, une tunique, des sandales... / Elle est blonde et porte les cheveux longs... / Poids : 50 kg / Taille : 1 mètre 58 / Âge : 18 ans / Profession : Princesse naufragée. / C'est une princesse escortée de France jusqu'en Inde. Le bateau est coulé près des côtes des Indes ; la voilà naufragée.

Charles

Il porte un turban 24, un pantalon bouffant, un tee-shirt moulant et des babouches... / Brun, il porte les cheveux courts... / Poids : 74 kg / Taille : 1 mètre 70 / Âge : 24 ans / Profession : Faux commerçant, vrai voleur et assassin. / Charles a essayé de tuer l'empereur des Indes en se faisant passer pour un commerçant...

Arya

Elle porte un foulard bleu et un chouchou sur le côté, des chaussures de cuir, une ceinture marron, des jeans bleus et un tee-shirt blanc... / Ses cheveux sont châtain et longs... / Âge : 25 ans / Poids : 54 kg / Taille : 1 mètre 64 / Profession : Pirate. / Arya, pirate à la solde du roi Louis XIV, a pour mission de tuer l'empereur des Indes.

**par Éloïse, Émelyne,
et Thomas...**

Journal de bord d'Arya

Jour 1. – Sur ordre de Louis XIV, je pars au petit matin sur mon bateau en direction des Indes, accompagné de tout mon équipage. Le courant est si fort que nous nous trouvons vite au large de l'Espagne. Sur la mer, non loin de là, je vois Elsa sur son bateau, et je lui adresse un signe de la main. Nous continuons notre périple.

Jour 2. – Aujourd'hui, au bas de l'Afrique, nous croisons un bateau oriental qui paraît lourd de richesses. J'ordonne à mon équipage de se préparer à une attaque sans merci. Puis je manœuvre pour un abordage en belle, bord contre bord, flanc contre flanc. J'ordonne un tir de canon préventif et je crie : « À l'assaut ! » Tout mon équipage, de fiers gaillards armés jusqu'aux dents, atterrit sur le pont du navire ennemi. Pendant qu'une partie de mes hommes lutte avec courage contre l'équipage adverse, une autre partie en profite pour piller les cales : épices, soieries, coffres regorgeants de pierreries.

Je tiens la barre en surveillant l'évolution de la bataille et la progression du pillage. Mais sur le pont, un homme trapu, fort comme un ours, est en train de tuer mes pirates avec ses mains nues ! Quelle puissance ! Je bondis, brandissant mon épée et mon sabre sous son nez. Autour de nous, le silence se fait.

— Quels sont tes objectifs ? lui demandé-je.

— Tuer l'empereur des Indes ! répond-il.

— Tiens donc, moi aussi ! Je te laisse le choix : ou bien tu coules avec ton bateau – et c'est une belle mort pour un marin – ou tu nous accompagnes et nous tuons tous les deux l'empereur des Indes.

— Eh bien, puisque nous avons la même affaire à régler, j'accepte ton offre.

Il embarque sur mon navire, abandonnant ses hommes blessés. Mes pirates finissent de vider les cales et bientôt nous nous éloignons de l'épave qui s'enfonce lentement des les profondeurs tandis que les blessés poussent des plaintes déchirantes.

Jour 3. – Nous arrivons aux abords d'une petite île du nom de Socotra. Une chaussure à talon aiguille flotte à la surface des eaux. Je le repêche. Hum... Une chaussure de bourge... Étrange de trouver ça ici...

Nous accostons. L'île est couverte de végétation tropicale, grands arbres et lianes enchevêtrées. Je confie Charles à la garde de quelques marins parmi les plus féroces et avec les autres, nous partons en exploration : cette chaussure m'intrigue...

La forêt est terriblement touffue. Nous ne pouvons guère progresser, d'autant moins que la nuit va tomber. Nous nous replions sur la plage où nous dressons un camp pour la nuit. J'ordonne à deux hommes de monter la garde et, dans le vacarme des chants d'oiseaux nocturnes, nous nous endormons...

Jour 4. – Quand j'ouvre les yeux, le feu fume encore. Mais la découverte que je fais à quelques pas du camp me dit que cette île est décidément bien mystérieuse : je viens de trouver une autre chaussure à talon aiguille !

— Debout, tas de feignants ! En route, nous allons débusquer l'habitante de cette île !

Pendant des heures et des heures, nous marchons dans la forêt le plus silencieusement possible, ce qui nous permet de bientôt entendre des bruits de pas dans le lointain. Je me mets à courir dans la direction du bruit, suivie par mes gaillards, mais quand nous arrivons, rien ! À part les animaux, tout est parfaitement silencieux. Nous nous trouvons au milieu de l'île. Je suis en rage.

— Dressons un camp. Nous continuerons demain.

Nous nous endormons dans le silence de cette île...

Jour 5. – Nous reprenons notre marche. Alors que nous nous trouvons dans une partie particulièrement obscure, touffue et infestée de moustiques de la forêt, nous remarquons des traces de pas sur le sol. Avant que nous avons eu ne serait-ce que le temps de réfléchir une horde de sauvages nous assaillit. Impossible de réagir ! Je prends un énorme coup sur la tête ; ma vue se brouille ; je m'évanouis...

Jour 6. – Je reprends conscience au tout petit matin. Je suis attachée à un poteau, comme tous mes camarades qui n'ont, eux, pas encore recouvré leurs esprits. Apparemment, nos agresseurs dorment à poings fermés dans des huttes couvertes de peaux de bêtes : de terribles ronflements emplissent l'atmosphère. Plutôt que céder à la panique, je tâche de savoir si je peux remuer un peu. En effet, les liens sont plus lâches au niveau de ma jambe droite. En la bougeant tout doucement petit, je parviens à la dégager presque entièrement et, du même coup, à relâcher la pression sur mon avant-bras. Quelques minutes de plus, et je suis à même de saisir le manche de mon poignard du bout des doigts. Malheureusement, je ne peux pas faire grand-chose de plus. Mais le Ciel est avec moi ! Charles vient d'apparaître !

Il pose un doigt sur ses lèvres pour m'inviter au silence. D'un geste de ma main en partie libérée, je lui envoie le poignard. Il l'attrape en plein vol, puis se glisse sans bruit jusqu'à mon poteau d'infortune. En quelques secondes, il a tranché mes liens. Je fais quelques mouvements pour faire circuler le sang dans mes membres engourdis, puis je dégaine mon second poignard, long, pointu et effilé. D'un geste, je désigne à Charles les huttes à ma droite. Quant à moi, je me dirige vers celles qui se trouvent à ma gauche. Il acquiesce d'un signe de tête, mais me fait comprendre qu'avant il va délivrer mes camarades.

Je pénètre dans la première hutte. L'odeur est insoutenable et, croyez-moi, j'en ai senti de fortes ! Deux sauvages dorment profondément. En une seconde, ils sont proprement expédiés ad patres, chacun un coup de couteau dans le cœur. Le carnage se poursuit : Charles a libéré tous les autres et, ivre de vengeance, chacun se précipite sur un sauvage pour lui régler son compte.

Il ne me reste plus qu'à aider Elsa. Je la pris par le bras et je fis signe à Charles qui nous partions elle et moi pour le navire. Il me dit OK. Nous voilà arrivées...

Plus tard. – Elsa a retrouvé son père en Espagne. Elle est soulagée en apprenant la mort de Gaston. Charles et moi cinglons vers la France. Le fracas de nos aventures est venu aux oreilles du Roi Louis. À son invitation, nous nous rendons à Versailles. Nous faisons récit de nos tribulations et Louis, impressionné, nous offre de diriger sa flotte de corsaire : attaquer les navires hollandais et anglais, découvrir de nouvelles îles, amasser des trésors ? Oui, nous répondons oui.

Journal de bord de Charles

Jour 1. – Je viens de partir des Indes à bord de mon bateau. Je transporte des produits indiens, tels que des épices, du poivre, du safran, du curry... Pour le moment, je vogue au sud de l'Afrique, le terrible Cap de Bonne Espérance. Je remonte en direction de l'Espagne.

Jour 2. – Je viens de passer le Cap de Bonne Espérance. L'importante cargaison ralentit le bateau. Cela fait de moi une proie facile pour les pirates qui infestent ces eaux. Je reste sur mes gardes. Et j'ai raison, car soudain se fait entendre un frottement contre ma coque à tribord : c'est un énorme navire ! Le bateau ennemi sort tous ses canons et déclenche le feu. Je résiste comme je peux et mon équipage avec moi. Les pirates sont armés de sabres. J'engage le combat, mais me voilà désarmé. Qu'importe, je me bats à mains nues. Je brise la nuque de plusieurs hommes, mais voilà que le capitaine des pirates fait irruption devant moi.

C'est une assez belle jeune femme aux longs cheveux qui me brandit son épée et son sabre sous le nez.

— Quels sont tes objectifs ? me demande-t-elle.

— Mon objectif est de tuer l'empereur des Indes !

— Tiens donc, moi aussi ! Alors je te laisse le choix, ajoute-t-elle sèchement : soit tu coules avec ton navire – ce qui est une belle mort pour un marin –, soit tu viens avec nous et nous tuons ensemble l'Empereur des Indes. Réponds !

— Eh bien, nous poursuivons le même but. J'accepte votre offre.

Jour 3. – Arya est partie avec quelques hommes explorer l'île de Socotra. Elle m'a confié à la garde des plus redoutables coquins de son équipage en me disant : « Esclave, le navire est à toi jusqu'à notre retour ! » Ils ont tous ricané. Je commence à en avoir marre d'être traité comme ça. Je vais bien trouver un moyen d'échapper à la surveillance de mes gardiens...

Jour 4. – J’ai planifié mon évasion pour le soir même. Mon plan, je le crois, est parfait et ne peut pas échouer... Je pousse la barque à l’eau, puis je retourne sur le pont.

J’interpelle les pirates qui me gardent :

— Hé ! Regardez ! Des baleines !

— Quoi ? Des baleines ? Où ça ?

— À l’arrière ! Venez vite !

Et pendant qu’ils se précipitent tous sur le pont arrière dans l’espoir de voir des baleines qui n’existent pas, je saute dans la barque et je rame de toutes mes forces en direction du rivage. Quand les pirates s’apercevront de mon absence, je serai déjà loin !

Jour 5. – Je suis arrivé sur l’île à la nuit tombée et me suis caché dans la forêt pour attendre l’aube.

Mais le lendemain, je ne trouve pas trace d’Arya. Je vais devoir explorer l’île...

Là ! Des traces de pas ! De drôles de pas, ma foi : ce sont des pieds tout tordus qui ont laissé ces traces-là... Je décide de les suivre et je débouche bientôt à l’entrée d’un village de huttes. Je me dissimule derrière un gros arbre et j’attends la nuit...

Jour 6. – Je me suis endormi ! Si bien que lorsque j’ouvre les yeux, c’est déjà presque l’aube. Avec prudence, je m’avance dans le village. Des ronflements monstrueux s’échappent des huttes couvertes de peaux de bêtes. Au milieu du village, je découvre des poteaux de torture auxquels sont attachés Arya et ses marins. Arya est consciente. Elle parvient à me lancer son couteau dont je me sers pour la détacher, elle et tous les autres. Tous ensemble, à la suite de la Capitaine, nous attaquons les sauvages. Qui tue au couteau ; qui à la hache ; qui au gourdin... Quant à moi, je me sers de mes mains nues, brisant les nuques comme d’autres brisent les noix.

Arya se précipite soudain sur une femme que je n’avais pas vue et qui elle aussi est attachée. Elle décapite le sauvage qui s’apprêtait à éventrer la captive, puis elle la délivre. Les deux femmes partent en direction du navire, tandis que les hommes et moi terminons de massacrer.

Une fois que cela est fait, nous retraversons la forêt épaisse et regagnons le navire à notre tour.

Plus tard. – Après un crochet en Espagne, où j’ai déposé Elsa chez son père, je regagne la France. Mes aventures sont si impressionnantes et fabuleuses que le Roi Louis m’embauche pour diriger sa flotte de corsaires. Ma foi, pourquoi pas ? C’est d’autant plus plaisant qu’Arya est nommée commandante elle aussi et que nous allons tous deux pouvoir continuer d’explorer les océans.

Journal de bord d'Elsa

Jour 1. – Selon le souhait de mon père, je pars d'Espagne sur un bateau à destination des Indes. Je suis trop contente de partir ! Et pour cause : on m'a présenté juste avant le départ mon fiancé et je suis désespérée : il est moche, vraiment moche, et il s'appelle Gaston. De plus, je suis beaucoup trop jeune pour me marier. J'espère que ce voyage me permettra d'échapper à ce mariage...

Au beau milieu de l'océan, j'aperçois un autre bateau, et sur le pont de ce bateau, une fille me fait un signe de la main...

Jour 2. – Nous longeons les côtes de l'Afrique. Bientôt, nous atteignons le Cap de Bonne Espérance. Le ciel, qui s'était montré clément jusqu'alors, s'emplit de nuages qui cachent le soleil et un vent glacial se lève qui me transperce le corps. Une tempête effroyable se déclenche et mon bateau est coulé.

Jour 3. – J'ignore combien d'heures j'ai nagé avant d'atteindre la rive de cette qui paraît déserte. J'ignore aussi comment j'ai pu échapper aux tentacules géants de cette pieuvre qui cherchait à m'entraîner par le fond ; je me suis battu contre elle en lui donnant des coups de mes chaussures à talons aiguilles. En définitive, c'est peut-être elle qui m'a sauvée, puisqu'après que je l'aie frappée droit dans l'œil, elle m'a jetée de toutes ses forces le plus loin possible, me portant à quelques brassées de l'île où j'écris ces lignes...

Jour 4. – J'ai dormi une bonne partie de la journée, épuisée par mes aventures de la veille. La faim me tenaille l'estomac. Cette île a l'air complètement déserte. En tout cas, il n'y a personne à l'horizon. La plage, qui s'étend à perte de vue, est bordée par une forêt d'aspect infranchissable. Avec une seule chaussure, et à talon aiguille en plus, je ne pourrai pas pousser très loin mon exploration, mais je dois au moins trouver quelque chose à manger.

Je marche pendant une heure ou deux à travers la végétation et enfin je déniche un bananier et un cocotier. Je projette ma chaussure sur les fruits, qui dégringolent. D'un coup de talon, je fends la noix de coco. Goulûment, je bois le lait. Puis je dévore la chair blanche, l'accompagnant de quelques bananes.

Rassasiée, je veux continuer ma marche, mais je découvre qu'en brisant la noix de coco, j'ai cassé le talon de ma chaussure. Pleine de rage, j'envoie la chaussure le plus loin possible. Tant pis, je continue.

Le soleil est presque entièrement couché quand j'arrive exténuée de l'autre côté de l'île, sur une plage identique à celle où j'ai échoué hier.

Je m'endors à même le sable...

Jour 6. – Une odeur de fumée... Une odeur de feu de bois... Des craquements... Des bruits de pas... Je me mets à courir plus vite que je n'ai jamais couru de toute ma vie... Soudain, j'aperçois une charmante petite chaumière surmontée d'une cheminée rose d'où s'échappe une fumée moutonnante pareille à un coucher de soleil... J'ouvre la porte et à peine ai-je franchi le seuil de la chaumière qu'une bande de gugusses jette sur moi...

Me voici attachée à un poteau de torture gluant de sang. Je frissonne d'horreur, mais j'ai à peine le temps d'être effrayée : les sauvages (que je devine être des cannibales à la façon dont ils se lèchent les babines en me regardant) amènent des hommes assommés et une femme... C'est Arya ! Eux aussi sont attachés aux poteaux !

Au secours ! Au secours !

Jour 7. – Charles et Arya m'ont délivrée. Dieu merci ! Nous voguons à tout vent en direction de l'Espagne. Le cauchemar est derrière nous.

Plus tard. – Voilà. L'Espagne. De retour chez moi. Par bonheur, l'affreux Gaston auquel mon père voulait me marier, l'affreux Gaston est mort à la guerre. Mon père, pour le moment, ne songe pas à me remarier. Il est bien trop content de m'avoir retrouvée. Je suis seule, et c'est tant mieux. Mais pour combien de temps encore ?

Monique Spot

Âge : 14 ans / Père : Jean-Luc (mort d'une crise cardiaque à son domicile) / Monique Spot est cliente de la première croisière Costa (en 1912). Elle est également amoureuse de Timothée Dubecq, un gars pas du tout ordinaire...

Madeleine Spot

Âge : 32 ans / Madeleine Spot a une fille, Monique. Elle est Chinoise, mais sa fille ne le sait pas. Elle ignore également qu'elle a un amant. Elle participe à la première croisière Costa...

David Leduc

Âge : 53 ans / Sans enfant, David Leduc est le capitaine du Costa pour sa première croisière. Il est aussi l'amant de Madeleine Spot — mais c'est un secret...

**par Laure, Alexandra,
et Camille...**

Journal de Monique Spot

Samedi 6 juillet 1912. – Après une longue nuit de train, ma mère et moi sommes arrivées au port. Le capitaine nous attendait. Le capitaine, qui s'appelle David Leduc, regardait ma mère avec des yeux doux, ce que je n'ai pas bien compris, car ils ne connaissent pas. Il nous a fait les honneurs de la visite du bateau sans cesser de couvrir ma mère du regard. Puis au moment de nous laisser entrer dans notre cabine, il nous demandé :

— Accepteriez-vous de dîner en ma compagnie, ce soir ?

— Cela sera avec plaisir, s'est empressée de répondre ma mère.

— D'accord, ai-je répondu pour ma part, même si de toute façon l'affaire semblait déjà conclue.

Le capitaine nous a laissées et quelques minutes plus tard le bateau quittait le port de Bordeaux.

Nous nous sommes préparées pour le dîner. Ma mère est sortie de la salle de bain resplendissante comme jamais. Impeccablement maquillée, elle portait un chignon à paillettes, une robe rouge magnifique et des escarpins rouges aussi. Moi, j'étais maquillée, je m'étais fait une queue de cheval et j'arborais une jupe, un maillot et une veste, ainsi qu'aux pieds mes ballerines noires.

Quand nous sommes arrivées au restaurant, le capitaine nous attendait. Il s'était mis sur son 31 : co-stard-cravate et brushing. Il a fait des ronds de jambe et a dit :

— Prenez place, nous allons être servis dans un instant.

— Merci, a fait ma mère en ne lâchant pas le capitaine des yeux.

La dîner s'est déroulé dans le calme. À 22 heures, épuisée par le voyage en train, j'ai regagné la cabine pour me coucher. Ma mère me dit : « À tout à l'heure... » Je me suis mise au lit et j'ai tournicoté entre mes draps pendant une bonne heure. Enfin, à 23 heures, ma mère est rentrée, et quelques minutes plus tard, je suis parvenue à m'endormir.

Dimanche 7 juillet 1912. – Je me réveille, mais ma mère n'est pas dans la cabine. Je m'habille en hâte et je sors. Partout où je passe, je crie :

— Maman ! Maman !

Je cours de la sorte en criant depuis un bon moment quand on m'appelle :

— Je suis là, Monique.

C'est ma mère !

— T'étais où ? lui demandé-je.

— J'étais en train de déjeuner avec le capitaine. Il est tellement gentil !

— Oui, mais j'ai eu peur, moi, peur pour toi !

— Tu n'as pas à t'inquiéter, je suis grande.

— Tu as sûrement raison, mais tout de même...

Je l'ai suivie pour aller déjeuner à mon tour.

Dans le salon, la radio diffusait les nouvelles. Les joyeux bavardages qui emplissaient la salle du petit-déjeuner se sont interrompus petit à petit. Les gens gardaient leur fourchette en l'air et la bouche ouverte. J'ai tendu l'oreille : le speaker de la radio était en train d'annoncer le naufrage du célèbre Titanic !

Autant dire qu'après cette annonce, l'ambiance est un peu morose sur le bateau.

De plus, j'ai encore perdu ma mère de vue...

Je suis en train de chercher ma mère partout, quand soudain je vois se glisser dans la cabine du Capitaine. Je me penche et je colle mon œil au trou de la serrure. Ah ! Ma mère est dans les bras du capitaine et ils s'embrassent tendrement ! Sans crier gare, j'ouvre la porte en grand. Les deux amants sursautent violemment.

— Tu comptais me le cacher encore longtemps ? demandé-je à ma mère avec froideur.

— Je vais tout t'expliquer, dit ma mère affolée.

— Il n'y a rien à expliquer, j'ai tout compris.

Après avoir jeté un regard plein de mépris au capitaine et à ma mère, je m'enfuis en courant pour aller m'enfermer dans ma cabine. Mais dans ma précipitation, je ne prends pas garde à une corde qui traîne par terre. Je trébuche. Je tombe. J'atterris dans les bras de quelqu'un.

Je lève les yeux et je découvre Timothée Dubecq. Mon visage s'empourpre. Timothée me redresse et me dit :

— Je crois que tu n'as rien. Je me présente : Timothée Dubecq.

— Heu, bredouillé-je. Monique, je m'appelle Monique. Monique Spot. Enchantée !

C'est le plus jour de ma vie ! Quel hasard merveilleux ! Il se trouve que Timothée est le capitaine de l'équipe de foot de mon collège et que depuis le premier jour où je l'ai vu, je l'aime en secret.

Galamment, Timothée me reconduit à ma cabine. Une fois seule, je tente de lire pour calmer les battements désordonnés de mon cœur enflammé, mais rien n'y fait, il continue de battre la chamade. Et quand ma mère entre et commence à me parler, toute confuse, la bouche pleine d'excuses, je l'écoute à peine. Sa voix m'irrite comme le bourdon d'une grosse mouche coincée contre une fenêtre. Une seconde plus tard, j'ai quitté la cabine, indifférente aux appels de ma mère, et suis à la recherche de Timothée.

Dans les coursives sont placardés des avis qui disent :

Ce soir à 20 heures
grand bal masqué et costumé.
Venez nombreux.

Madelaine Spott



Isabelle Dubecq



Monique Spott



Je continue de chercher Timothée, mais en passant devant la salle de restaurant, je me rends compte que je n'ai rien avalé depuis la veille au soir et que je meurs de faim. Je m'attable et je mange jusqu'à satiété. J'en profite pour demander à un serveur le numéro de cabine de Timothée.

Armée de ce précieux renseignement, je cours frapper à sa porte.

Timothée ouvre, resplendissant.

— Veux-tu m'accompagner au bal, ce soir ? demandé-je d'une voix émue.

— Mais oui, avec plaisir !

— Je viens te chercher à 19 heures pour le dîner.

— D'accord...

— À ce soir...

Et ce soir-là, j'ai oublié tous mes soucis. Ça a été merveilleux ! Le repas, la musique, la danse... Quand la soirée s'est achevée, Timothée m'a raccompagnée à ma cabine. Je me suis endormis des rêves plein les yeux...

Lundi 8 juillet 1912. — Ma mère me réveille en posant sur mon lit un plateau de petit-déjeuner. Si seulement ça avait pu être Timothée ! Je la regarde méchamment.

— A pitu qua la milicou, dit ma mère.

— Hein ? fais-je, ne comprenant rien à son charabia.

— Couta moi ati.

— Pourquoi tu me parles comme ça ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

— A lulo teto mia moté ?

— Mais enfin, parle français ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Pardon... Pardon... Je ne t'ai pas tout dit...

— Je m'en étais rendu compte, merci !

— Il y a encore autre chose...

— Quoi d'autre encore ? Un deuxième amant ?

— Écoute-moi, ma chérie... Mon autre secret, c'est que... C'est que je suis Chinoise !

Je reste bouche bée pendant une bonne minute.

— Tu es Chinoise ?

— Oui, Camille, je suis Chinoise.

— D'abord, David le Capitaine, et maintenant, tu es Chinoise...

— Je suis désolée. J'aurais dû te le dire avant, mais...

— Et c'est tout ? Tu es sûre que tu n'as pas d'autres secrets ? Je ne sais pas, moi, par exemple, tu n'es pas ma mère, mais ma sœur ? Ah, c'est n'importe quoi ! J'en ai marre !

Furieuse, hors de moi, je bondis du lit, saute dans mes vêtements et pars retrouver Timothée.

Timothée m'ouvre sa porte, pas très bien réveillé.

— Partons ! Partons loin d'ici ! Et vite !

— Que se passe-t-il ? demande-t-il.

— Ma mère m'énerve, le capitaine m'énerve, tout le monde m'énerve ! crié-je.

Pour me calmer, Timothée me décoche une baffe.

— Ça va mieux ? Pas trop mal ?

— Oui, ça va mieux, merci. Écoute, j'ai un aveu à te faire : depuis la première fois que je t'ai vu, je me sens bien.

— Moi aussi, dit-il. Allons, entrons, on ne va pas rester là, sur le palier à discuter...

Mais avant que nous ayons eu le temps de refermer la porte, ma mère et le capitaine arrivent.

— Monique ! Monique ! Écoute-moi !

— Tais-toi ! Je ne veux plus rien entendre qui sorte de ta bouche !

— Monique ! Le Capitaine et moi nous allons nous marier ! À Hawaï...

— Oui, c'est vrai, dit le Capitaine.

— Et voilà ! Encore des secrets, encore des mensonges ! Tu me mens toujours !

— S'il te plaît, Monique, écoute ce que ta mère a à te dire !

— Bon d'accord, mais vite alors...

— Monique, dit ma mère, je n'ai plus rien d'autre à t'avouer. Tu veux bien me pardonner à présent ?

— Ah non !

— Mais pourquoi ?

— Parce que tu m'as menti et que mentir à sa fille, c'est impardonnable !

— Allons, je t'en prie...

— Jamais !

— Tant pis. Au revoir alors...

— Une dernière chose, Maman...

— Laquelle ?

— Qu'est-ce que je suis à tes yeux ?

— Ma chérie, tu es ma fille !

— J'ai l'impression de n'être qu'une étrangère. Maintenant, va-t'en ! Sois heureuse avec ton futur mari...

Alors qu'ils s'éloignent, je sanglote, mais je m'arrange pour dire d'une voix assez forte pour qu'elle puisse m'entendre :

— Ça me fait mal au cœur de te voir aussi égoïste !

Mardi 9 juillet 1912. – Je me réveille les yeux tout pâteux. Timothée dort par terre, au pied de mon lit, dans ma cabine. Il se réveille à son tour et me sourit.

— Tu as bien dormi ? Ça t'ennuie si je te présente mes parents ?

Je suis bien étonnée, mais je réponds oui, car j'ai besoin de me changer les idées.

— Comment s'appellent-ils, tes parents ?

— Stéphane et Isabelle.

— D'accord.

Nous nous préparons.

Soudain, Timothée me demande :

— Et ton père, comment s'appelle-t-il ?

Les larmes me montent aux yeux.

— Pascal...

— Mais pourquoi pleures-tu ? m'interroge Timothée.

— Mon père est mort !

— Oh, je suis désolé. Je ne savais pas...

— Ce n'est pas grave...

— Allez, viens, allons dire bonjour à mes parents.

Nous sortons et nous nous rendons à la cabine 37. Timothée frappe ; un homme barbu ouvre la porte.

— Bonjour, dit-il.

Puis nous entrons et je découvre une femme belle et élégante.

— Voici mes parents, dit Timothée.

— Est-ce que vous voulez petit-déjeuner avec nous ? demande Isabelle.

— Avec plaisir ! m'enthousiasmé-je.

Nous nous rendons au restaurant.

Le couvert est déjà dressé quand nous arrivons. Timothée, galant, tire ma chaise pour me permettre de m'asseoir. Le petit-déjeuner passe très vite. Timothée me demande :

— Que veux-tu faire aujourd'hui ?

— Euh, eh bien, je ne sais pas vraiment...

— Que dirais-tu d'aller à la piscine ?

— Oui, ça me va...

Je me tourne vers Isabelle.

— Quel métier exercez-vous ?

— Je suis secrétaire.

— Et vous, Stéphane ?

— Je suis l'entraîneur de l'équipe de Timothée.

Je pense à tout un tas de trucs...

— À quoi penses-tu ? me demande Timothée.

— Je dois aller voir ma mère.

Je me lève assez brusquement et je sors presque en courant.

Sur la coursive, j'aperçois ma mère. Elle s'apprête à entrer dans un couloir.

— Maman ! Attends !

— Quoi, que veux-tu ?

— Je voulais te demander...

— Quoi ? Vas-y...

— Je voulais te demander comment tu fais pour cacher que tu es Chinoise...

— J'ai subi plusieurs opérations de chirurgie esthétique et j'ai appris le français.

— Et pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi t'être transformée en Française ?

— Parce que je suis recherchée en Chine...

— Recherchée ?

— Recherchée par la police.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que...

— Parce que quoi ?

— Parce que j'ai tué l'empereur de Chine !

— Je suis la fille d'une meurtrière et tu ne me l'as jamais dit !

— Attends ! Ne pars pas !

Mais je suis déjà loin. Oublieuse de Timothée qui doit se demander où je suis passé, je cours jusqu'à ma cabine où je m'endors instantanément.

Mercredi 10 juillet 1912. – J'étais tellement énervé hier que je ne me suis même pas aperçue que nous sommes à Hawaï. Ma mère me réveille.

— J'ai autre chose à te dire...

Je ne réponds pas. Je m'habille sans la regarder.

— Tu vas être grande sœur...

— Encore un secret...

Mais ma mère sort un revolver de sa poche.

— Maintenant, me dit-elle, tu vas m'écouter ou je te tire de dessus.
 Mon cœur bat violemment. Ma mère semble démente.

— J'ai été payée très cher pour tuer l'empereur, vraiment très cher, et c'est cet argent qui t'a permis de vivre ta vie de petite princesse jusqu'à là...

— Ça m'est égal, dis-je d'une voix mal assurée et tremblante.
 Coup de théâtre ! Timothée vient de faire irruption dans la chambre, armé, lui aussi, d'un revolver.

— Laissez tomber votre arme ou je vous descends, crie-t-il à ma mère.

— Pauvre ado minable, lui crache celle-ci. Tu ne sais pas à qui tu as à faire : je suis une meurtrière accomplie !

— Vous êtes peut-être une meurtrière, mais moi je suis fou ! Fou d'amour pour Monique et l'amour autorise tout !

Timothée lève son arme et le coup part !

Je m'évanouis.

Jeudi 11 juillet 1912. – Je me réveille à l'aube, vaseuse.

— Que s'est-il passé ? demandé-je à Timothée qui se tient au pied de mon lit.

— J'ai tiré sur ta mère...

— Comment va-t-elle ?

— Elle est blessée et dans les pommes, mais elle s'en sortira.

Il approche son visage du mien et, soudain, il m'embrasse.

Peu après, je m'aperçois que la cabine est pleine de gendarmes.

Un gendarme pose sa main sur l'épaule de Timothée.

— Vous devez venir avec moi, jeune homme. Nous allons vous interroger pour comprendre ce qui s'est passé.

Ils sortent. Pendant tout le temps de leur absence, je souffre une terrible angoisse ; Timothée va-t-il croupir en prison ?

Le gendarme et Timothée reviennent.

Le gendarme – qui s'appelle Pascal – déclare alors, d'une voix apaisante :

— Rassurez-vous, Mademoiselle, c'était de la légitime défense. Timothée ne sera pas inquiété.

— Merci ! m'écrié-je.

— Merci, dit Timothée.

— De rien, dit Pascal, c'est la loi et je l'applique.

Puis il se tourne vers moi :

— Ta mère, dit-il comme pour conclure, ira en prison vingt-cinq ans.

— Ô merci ! m'exclamé-je.

— Pourquoi ça ? demande Pascal intrigué.

— Parce que pendant vingt-cinq ans je ne craindrai pas d'être tuée à chaque instant !

— Ah bon ? Eh bien, de rien...

Et Pascal sort après nous avoir salués, emmenant à sa suite tous les autres gendarmes.

Tout le reste de la journée passe dans une sorte de brouillard, mi-heureux, mi-comateux.

Vendredi 12 juillet 1912. – Nous sommes arrivés à Madagascar.

Ma mère, blessée, enfermée dans une cabine sévèrement gardée par les policiers, est tirée d'affaire, physiquement en tout cas. Avant de pouvoir être jugée et de purger sa peine, elle va devoir faire un séjour à l'hôpital pour terminer de guérir. C'est ce que m'apprend un infirmier.

— Est-ce que je peux la voir ? demandé-je.

— Bien sûr, mais faites vite : elle va être évacuée d'une minute à l'autre.

Je me rends à la cabine de ma mère, mais on est déjà en train de la faire monter à bord de l'avion sanitaire.

Je crie :

— Au revoir ! À bientôt !

Ma mère me lance un regard et sa main se lève faiblement pour un signe d'au revoir. L'hydravion décolle. Timothée me rejoint.

— Ça va aller ? me demande-t-il.

— Oui. Ne t'inquiète pas pour moi.

À part ça, c'est une journée comme les autres.

Samedi 13 juillet 1912. – Ce matin, quand je vois arriver Pascal, je comprends tout de suite que quelque chose de grave s'est passé.

— C'est ta mère, dit-il. Elle... Elle s'est suicidée à l'hôpital, en se jetant par la fenêtre. Les gendarmes de Madagascar viennent tout juste de nous télégraphier le mot qu'elle a laissé pour toi.

Pascal me tend le papier.

« Monique, »

« Je voulais te dire que je suis désolée d'avoir fait ça. »

« Je te laisse toute ma fortune et tous mes biens. »

« Je me tue, car je pense que tu ne me parleras plus jamais. »

« Ne pleure pas. »

« Madeleine. »

Je suis sous le choc. Je pleure tellement que je pourrais remplir une bassine avec mes larmes. Et puis je m'évanouis.

Dimanche 14 juillet 1912. – C'est la Fête Nationale. Le bateau tangue terriblement. En réalité, il navigue dans des courants dangereux beaucoup trop près des côtes.

— Que se passe-t-il ? crient des passagers. Le capitaine est devenu fou ?

Je me précipite jusqu'à la cabine de pilotage.

David pleure à chaudes larmes en tournant le gouvernail dans tous les sens. Il a cadenassé la porte et se livre tout entier à son chagrin sans rien entendre de mes appels, ni rien des cris des passagers affolés. La côte de Madagascar est maintenant toute proche et la coque frôle en grinçant les récifs.

Je comprends que le capitaine est tout simplement devenu fou et que son objectif est de nous précipiter dans la mort. Ah ! le lâche ! L'hypocrite !

Je cours dans tous les sens, prévenant les uns et les autres de l'imminence du naufrage. Mais aux yeux de tout le monde, je suis la fille de la folle, et on ne me prend pas au sérieux. Enfin, je trouve Timothée.

— Une barque, vite ! Le capitaine va faire couler le bateau ! Vite !

— Mes parents...

— Pas le temps ! Vite, une barque !

Nous avons tout juste le temps de mettre une chaloupe à la mer et de monter à son bord.

Nous sommes les seuls survivants.

Tout le monde a péri au fond de la mer à cause de la folie d'amour du capitaine David Leduc et donc, une fois de plus, à cause de ma mère...

Ugh

Âge : 35 ans / Poids : 80 kg / Profession : Pêcheur / Secret : il a pêché le plus gros poisson du monde.

Sabrina

Âge : 28 ans / Poids : 50 kg / Métier : Serveuse / Secret : Sabrina est la princesse des cinq continents, mais elle n'ose le dire à personne.

Bunshichi

Taille : 2 mètres / Âge : 60 ans / Poids : 300 kg / Secret : champion de sumo groenlandais possédant de nombreux esclaves.

Fabian

Âge : 23 ans. / Secret : habitant du Groenland, il a décapité toute l'Allemagne.

Madona

Secret : habitante du Groenland, elle a réduit en esclavage vingt-deux élèves d'une classe d'allemand...

Alexandre

Âge : 17 ans / Taille : 1 mètre 80 / Poids : 34 kg / Secret : manie deux sabres.

Valentin

Secret : il est à la recherche d'objets antiques.

**par Quentin, Valentin,
et Alexandre...**

Quentin

Âge : 20 ans / Taille : 1 mètre 85 / Poids : 60 kg / Secret : il a tué vingt personnes.

Jérémie

Métier : Cuisinier / Âge : 30 ans / Taille : 1 mètre 80 / Secret : il n'a qu'un œil (mais ça ne se remarque pas...)

Sarah

Taille : 40 centimètres / Poids : 70 kg / Secret : elle est enceinte (mais personne ne sait de qui)...

Arthur

Âge : 160 ans / Poids : 70 kg / Pas de parent connu / Secret : il a été retrouvé congelé près du Titanic.

Sans-œil

Taille : 1 mètre 62 / Poids : 50 kg / Pas de parent connu / Pas d'âge connu / Secret : il n'a plus qu'un bras et qu'une jambe, mais personne ne le sait...

Thalos

Âge : 28 ans / Taille : 1 mètre 60 / Poids : 52 kg / Parents : morts dans un accident / Secret : il a vu la Dame Blanche...

An 9999

Journal de bord de Ugh

La Légende des Océans

1^{er} jour. – 18 heures. Angleterre. Nous avons achevé les préparatifs de notre périple en Amérique du Nord : le bateau, la nourriture, les armes, tout est prêt. C'est le moment de faire un dernier adieu à Big Ben...

Mais voilà Sarah qui arrive affolée : « J'ai été dévalisée ! J'ai été dévalisée ! » « Mais où ? Quand ? Comment ? » « À l'instant, derrière Big Ben ! J'ai eu beau supplier le voleur : "Non, non, pitié pour les voyageurs !" , il a répondu : "Tu n'auras qu'à te débrouiller !" et il a tout pris : le sel, le poivre, la nourriture, tout ! »

18 heures 49 : nous n'avons plus aucune provision et le bateau doit prendre le large à 19 heures ! Heureusement, Jérémie fait des merveilles : en moins de dix minutes, il réussit à faire de nouvelles courses de secours et à les monter à bord. Ouf ! Nous pouvons lever l'ancre.

2^{ème} jour. – 15 heures. Nous voguons en direction de l'Amérique. Jérémie signale à Quentin une vente d'esclaves qui a lieu en ce moment même au Groenland. Quentin décide de changer de cap : droit sur les terres glacées du Groenland et leur marché aux esclaves.

17 heures. Nous mouillons dans le port de Nuuk, la capitale. Le marché aux esclaves est plein à craquer, il déborde d'hommes et de femmes de toute sorte. Nous faisons nos emplettes. Je choisis Bunshichi, un champion de Sumo de 300 kg ; Fabian, un Groenlandais à l'air féroce – du genre qui peut décapiter tous les habitants de l'Allemagne – ; une femme, Madona, qui fera, je l'espère, une excellente pêcheuse.

3^{ème} jour. – Nous avons quitté le Groenland avec notre nouvelle cargaison. Jérémie a fait remarquer : « Ça nous a quand même coûté 10 000 €... » Cette réflexion a énervé Quentin qui a répondu : « Cesse donc d'être pingre ou alors tu passeras la serpillère dans ta cuisine. »

Ces menus incidents mis à part, le voyage se passait bien.

Mais soudain, surgie de nulle part, une horde de pirates ! Leur capitaine debout à la proue de son navire nous hurle : « Vous avez le choix : soit vous nous donnez sans résistance tout votre or, toute votre nourriture et vous vous laissez réduire en esclavage, soit vous mourez et nous coulons votre rafiot ! » Laura a crié : « Alexandre, sors-nous de là ! »

Alexandre, Quentin et moi avons bondi sur le navire ennemi, nos sabres à la main : Quentin avec son sabre égyptien, son cimenterre, Alexandre avec ses deux bagua dao, ces sabres chinois immenses, et moi avec mon bon vieux sabre d'abordage. Je découpe une tête et puis une autre ! Un pirate va pour me trancher le cou, mais Alexandre plonge droit dans son cœur un de ses bagua dao en lui criant : « Meurs, sale chien ! » De la pointe de son cimenterre, Quentin fait voler les crânes autour de lui.

Le capitaine des pirates, voyant que la bataille tourne à son désavantage, dit alors de sa voix grinçante : « Je vais peut-être mourir, mais je ne serai pas le seul ! » Et le voilà qui enflamme la mèche d'un énorme paquet de dynamite.

Nous avons trois secondes pour regagner notre bateau avant l'explosion ! Alexandre et Quentin atterrissent sur notre pont, mais malheureusement, j'ai été moins rapide et je suis touché par la déflagration. Je suis précipité à la mer. Alexandre plonge immédiatement et me repêche in extremis.

4^{ème} jour. – Je me suis réveillé allongé dans ma cabine. Ma jambe était plâtrée. Sabrina fait des merveilles comme médecin ! Toute la troupe était en train de déjeuner, sauf Jérémie et Laura qui avaient déjà fini. Il y avait sur la table des pains au chocolat, des fruits, du fromage, du jambon et de la confiture...

10 h 15. Je me repose dans ma cabine, quand on vient m'avertir d'un problème. Tous nos capteurs sont brouillés et plus aucun appareil électrique ne fonctionne correctement. Je me lève avec peine et gagne le poste de pilotage. Jamais je n'ai vu la mer aussi démontée : les vagues autour de nous mesurent cinquante mètres de haut ! La foudre s'abat dans tous les sens. Un vent de panique parcourt l'équipage.

— Que se passe-t-il, Quentin ? demandé-je.

— Nous entrons dans le Triangle des Bermudes...

Il y a plus qu'à attendre que ça se passe. Je retourne dans ma cabine pour tenter de trouver le sommeil, mais le bateau tangue et bascule si fort de bâbord à tribord, le tonnerre gronde avec tant de violence, que je ne parviens pas à fermer l'œil plus de deux minutes...

5^{ème} jour. – 8 heures. Impossible de dormir. Les éléments se sont déchaînés toute la nuit sans aucun répit, le vent hurlant et sifflant comme une horde de loups. Je me lève et je rejoins Quentin.

Quentin tient la barre depuis presque vingt-quatre heures. Il a l'air exténué.

— Comment ça va, Quentin ? Tu tiens le coup ?

Mais il ne me répond pas. Il regarde droit devant lui, les yeux exorbités et effrayés.

— Quentin, que se passe-t-il ?

— Tourbillon, droit devant... répond-il d'une rendue blanche par la terreur.

Aussitôt, la coque du bateau fait entendre un grand craquement sinistre, elle se brise !

Quentin appelle les esclaves. Dans ses yeux brille une lueur farouche. Quentin n'a plus peur.

— Nous mettons le cap sur le cœur du tourbillon ! crie-t-il aux esclaves et à l'équipage.

— Il est fou ! s'écrient ces derniers d'une seule voix.

Mais Alexandre, qui a compris le but de la manœuvre que Quentin veut accomplir, force l'équipage à se taire.

Quentin, tout en serrant le gouvernail entre ses poings et sans lâcher la mer furieuse du regard, déclare à l'équipage :

— Vous ne connaissez pas toutes les merveilles qu'il y a dans le tourbillon du Triangle des Bermudes. Le temps y est inversé, la terre y devient de l'eau et l'eau de la terre, le chaud devient le froid, la lave de la glace, la glace de la lave, les déserts des forêts, les forêts des déserts !

— Et maintenant, tous à vos postes ! hurle Alexandre.

Dominé, l'équipage obéit.

Notre bateau fonce droit dans le tourbillon.

Il est instantanément réduit en miettes !

[Divers témoignages]

UGH

Le passage dans le tourbillon n'a pas été sans mal : ma jambe s'est recassée, je souffre tellement que je ne plus bouger. Je reste là, couché dans les débris épars autour de moi. Mais voilà que j'entends un grognement assez horrible ! Et puis cette odeur ! Insupportable... Un tremblement... Le sol vibre... Là ! Un monstre, un énorme monstre ! « C'est impossible ! Le Big Foot existe ! » me dis-je. Le monstre s'approche de moi en se léchant les babines et j'ai tout l'air de devoir lui servir de quatre heures...

QUENTIN

Après la destruction de notre bateau dans le tourbillon, j'ai marché pendant des heures et des heures vers le Sud, espérant tomber sur un navire. Mais soudain, au détour d'une dune, j'ai senti une présence animale, et l'instant suivant, devant moi, deux jaguars féroces sont apparus, campés sur leurs pattes griffues et montrant leurs crocs luisants. En un clin d'œil, l'un des deux fauves est sur moi et il tente de m'arracher le crâne. L'instinct de survie me permet de déjouer le mouvement de la bête : je parviens à m'asseoir sur son dos et en un tour de bras je lui romps le cou. Pris de peur, l'autre jaguar s'enfuit.

ALEXANDRE

Quant à moi, je me suis dirigé vers le Nord. Bientôt, des cris d'épouvante me parviennent aux oreilles : « Pitié ! Ne nous faites pas de mal ! » Dégainant mes bagua dao, je me précipite au secours des malheureux. Ils sont deux. « Qu'est-ce qui vous effraie, comme ça ? » « Cette dame, là ! Elle a déjà tué nos parents ! » « Quelle dame ? Je ne vois rien. Est-ce que vous êtes en train de vous moquer de moi ? » « Mais vous êtes aveugle ou quoi ? Là ! Juste là ! » « Décidément, vous vous fichez de moi, et je m'en vais vous le faire payer ! » Mais au moment où je m'apprête à abattre mon sabre sur les deux insolents, une dame apparaît, et mon sabre s'enfonce dans sa colonne vertébrale. Elle s'effondre. « Ah ben ça alors ! » fais-je assez bêtement. « Ainsi vous avez le don de voir ce qui est invisible ! C'est extraordinaire... »

LAURA

Je ne sais point où je suis. Des arbres par milliers me bouchent la vue. Mais des voix se font entendre : « Hou hou hou hou ! », des voix si stridentes que les branches des arbres sont brisées. Une troupe d'êtres étranges, mi-hommes, mi-bêtes, se penche sur moi. « Magou mou balou, mikou ! » « Quelle est cette langue ? Je ne comprends rien. » « Hougoulabalelou ! » Et à ce cri, la troupe entière se jette sur moi et me ligote aussi serré qu'un saucisson. Puis c'est le transport à travers la forêt jusqu'au village des créatures... Là, on me précipite au sol. L'une des créatures, qui paraît plus âgée que les autres et semble jouir d'un grand respect, s'adresse à moi : « Qui es-tu ? »

LES ESCLAVES

Ououououououououah ! Boum ! Quelle chute ! Nous nous sommes écrasés sur immeuble de verre. « O my God ! This is a museum ! » dit Madona. « Eh, cool la liberté ! » dit Fabian. Là, je suis d'accord avec Fabian, mais voilà que retentit un cri : « Arrêtez ! Pitié ! » Fabian court à l'entrée du musée et en ouvre la porte : sur le porche se tient une femme apparemment pétrifiée. Il porte la main sur elle et d'un seul coup, le voilà changé en statue de pierre ! Cette femme, c'est Méduse ! La Méduse ! « O la la ! This is horrible ! Quick ! My head ! » dit Madona. De sa tête coule du sang. Des chaînes lui traversent le corps. Voilà, c'est bon, elle est morte. Heureusement, je ne l'aimais pas : elle m'a fait ramasser des déchets.

JÉRÉMIE

S'étant fait très mal en tombant, il était devenu une proie facile pour les prédateurs. D'autant plus que la douleur le faisait hurler à la mort. C'est alors qu'un pirate nommé sans-œil s'approche de lui. « Es-tu un pirate ? » demande sans-œil à Jérémie. Mais Jérémie, souffrant le martyre, ne peut répondre que par un autre hurlement de douleur. Les pirates ne sont connus ni pour leur patience ni pour leur compassion. C'est pourquoi il dit à Jérémie : « Tu ne veux pas répondre ? Eh bien, meurs ! »

UGH

Mon sabre est trop loin pour que je l'attrape. Au corps à corps, je n'ai aucune chance contre cet animal. Mon seul espoir est de parvenir à m'enfuir. Le Big Foot rugit tellement fort qu'il déclenche une avalanche. Par bonheur, je découvre une vieille trappe souterraine. J'ai juste le temps de l'ouvrir et de me glisser dans le souterrain. Une fois calmé le vacarme de l'avalanche, j'essaie d'ouvrir la trappe, mais celle-ci est bloquée par la neige !

QUENTIN

Je poursuis ma route vers le Sud avec l'espoir de trouver des sous-fifres pour me construire un radeau. Soudain, j'entends des bruits suspects. Je me dirige vers ces bruits. Tiens, tiens ! Une personne... Je n'ai plus qu'à la soumettre à ma puissance.

ALEXANDRE

Je continue vers l'est quand je pose le pied sur quelque chose de mou... Mon Dieu, c'est le corps de Jérémie ! Mon pied est coincé dans le ventre de notre cuisinier ! Horreur ! Je suis en train de tenter de me dégager à grands coups de sabre, mais en relevant la tête, je découvre que je suis entouré d'une horde de pirates.

— On va te tuer, vermisseau ! ricanent-ils.

— Jamais !

S'engage alors une bataille qui, pour moi, est particulièrement compliquée, parce que j'ai toujours le pied coincé dans le ventre de Jérémie.

Mais voilà que Sans-Œil apparaît...

LES ESCLAVES

Je me saisis du corps de pierre de Fabian pour m'en servir comme d'une arme. La Méduse continue de pétrifier les gens. Je prends conscience que cela ne servira à rien d'essayer de la combattre, elle est bien trop puissante. Je laisse tomber le corps de Fabian et je fuis.

SABRINA

Je me demande où j'ai bien pu atterrir... Je vois des volcans débordant de lave... Et puis, je vois... Je vois une créature mi-homme, mi-singe... Ô mon Dieu ! La créature s'approche et se penche sur moi.

— Qui toi être ? demande-t-elle.

— Je m'appelle Sabrina...

— C'est quoi, ça, Sabrina ?

— Tu es débile ?

— Non. Moi, Arthur, pas débile.

SARAH

SARAH. — Vous parlez notre langue ?

LE SAGE. — Oui. Je suis le seul ici à parler votre langue. Hmmm... Hmmm...

SARAH. — ... ?

LE SAGE. — Hmmm...

SARAH. — Euh... Vous vous faites dessus ?

LE SAGE. — Espèce d'idiotie ! Je suis en train de lire l'avenir de ton équipage.

SARAH. — Et... ?

LE SAGE. — Je vois un capitaine maléfique... Je vois trois personnes, dont une qui a deux sabres bloqués dans l'estomac, mais qui s'en est sortie... Je vois un pêcheur... Ah ! Ça se brouille... C'est fini... Je n'ai plus d'informations...

SARAH. — Est-ce qu'il y a un hôtel par ici, que je me loge ?

LE SAGE. — On est en Océanie. Il n'y a pas d'hôtel. Par contre, non loin d'ici vit une princesse qui est amie d'un homme préhistorique. Peut-être pourra-t-elle t'héberger. Je vais te faire préparer un bateau. Cela prendra deux petites heures.

SABRINA

Arthur saute de l'autre côté de la banquise.

ARTHUR. — Moi être fou de toi !

SABRINA. — Je ne te connais même pas !

ARTHUR. — Toi pas besoin connaître moi. Ça être écrit dans bouquin « Comment draguer une fille — Étape numéro 1 : le mode Titanic ».

SABRINA. — Fiche-moi le camp, va jouer au bac à sable.

ARTHUR. — Bouh, bouh ! Moi être triste !

Arrive un bateau.

ARTHUR. — Y en a avoir une femme enceinte sur bateau. Et aussi un vieux croûton.

SARAH. — Youhou !

SABRINA. — Oh, non, pas elle ! Elle me soûle !

ARTHUR. — Vite ! Nous donner colliers de fleurs !

LE SAGE. — Je devine l'avenir et je peux lire en toi. Tu es une fan d'AC/DC.

SABRINA. — Comment le sais-tu ?

LE SAGE. – C'est écrit sur ton maillot.

SABRINA. – Je suis blonde ou quoi ?

ARTHUR & LE sage. – Oui. Tu es blonde.

ARTHUR. – Attends, je vais te chanter une chanson : « Les blondes/Ne comptent pas pour des ondes »...

Mais voici que commence un terrible tremblement de terre. Tout l'Antarctique se décompose et nous nous noyons...

ALEXANDRE

Je prends la fuite, mais Sans-Ceil me poursuit. Je cours, je cours, je cours, je suis à bout de souffle, je suis en nage... Au bout d'un moment, j'aperçois des bateaux. Je me trouve sûrement dans un port. Un bateau commence tout juste à s'éloigner du quai. Rassemblant mes dernières forces, je bondis pour atterrir sur le pont.

LE CAPITAINE. – Où allez-vous comme ça ?

ALEXANDRE. – Je veux aller en Angleterre.

LE CAPITAINE. – En Angleterre ?

Le Capitaine rit.

ALEXANDRE. – Eh bien, quoi ? Qu'est-ce que ça a de drôle ?

LE CAPITAINE. – Savez-vous où nous sommes ?

ALEXANDRE. – Je n'en ai pas la moindre idée.

LE CAPITAINE. – En Inde, mon ami, en Inde.

ALEXANDRE. – En Inde ?

LE CAPITAINE. – Comme je vous le dis.

ALEXANDRE. – Et combien de temps cela demande-t-il de gagner l'Angleterre ?

LE CAPITAINE. – Trois mois. Au moins.

ALEXANDRE. – Trois mois ? Mais vous êtes fou !

LE CAPITAINE. – C'est comme ça. Je n'y peux rien. Bon, maintenant, vous venez ou pas ?

ALEXANDRE. – Oui, je viens.

LE CAPITAINE. – Et comment comptez-vous payer votre voyage ?

ALEXANDRE. – Ne vous inquiétez pas pour ça. Je vais payer.

Trois mois plus tard, je débarque en Angleterre. Mais à peine quelques jours plus tard, je décide de reprendre la mer pour me rendre en Amérique du Nord. Dix-huit jours plus tard, New York apparaît sous mes yeux dans la brume.

QUENTIN

Je m'approche doucement et je lui dis :

— Que tu es étrange !

— Je suis Valentin, répond-il, le fils de Président.

— Rien que ça !

— Le Président est mort et je suis son fils !

— D'accord, d'accord. Écoute, je suis à la recherche de mon équipage.

— Tu es un pirate ?

— Oui, mais non. On voguait en direction de l'Amérique...

— Zzzzzzz...

— Tu m'écoutes ou tu dors ?

— Tu ne préférerais pas plutôt découvrir nos activités ?

— Mais non ! Je cherche mon équipage.

— Tu es sûr ? C'est pourtant intéressant. Par exemple, il y a des combats de filles nues dans la boue...

— Tu n'aurais pas une arène ?

— Une arène ? Pourquoi ? Tu veux me défier en combat singulier ? Me prouver que tu es le plus fort ?

— Ce n'est pas ça. Je suis un tueur en série et mon instinct commence à me travailler...

— Ah ! je comprends... Mais hélas, le planning de l'arène est déjà bien rempli. Tiens, en ce moment même a lieu l'affrontement entre Petit Ours Brun et Barbie.

— Je vais aller voir ça.

— Formidable ! Viens, je te conduis.

Nous voilà à l'entrée des arènes. Un garde nous dit : « Vous devez attendre le prochain combat. » Je ne pose point de question et transperce les deux gardes sans hésitation et avec la plus grande facilité. Accompagné de l'indigène, je pénètre l'arène. Un grand « Hein ! » nous accueille.

— Voilà ! Maintenant, à nous deux ! mécrié-je.

— D'accord, commence Valentin, à l'atta... Ah ! Plouf !

— La terre, la terre ! Elle se fissure !

Je tombe alors dans une espèce de royaume et je vois des yeux terrifiants qui dévorent un homme à l'œil caché...

— Mais c'est affreux ! Qu'est-ce que c'est ? Aïe ! Au secours !

Je me défends comme je peux, multipliant les attaques, mais cette bête est trop puissante... Je... Je... Je ne veux pas abandonner... Je veux voir l'Amérique... Je veux sauver l'équipage... Je... Je... Ma faux égyptienne choit. Le monstre se précipite ! Mais au moment même où l'horrible bestiole va s'emparer de moi, une sorte de sage s'interpose pour me protéger.

Mais le sage est happé tout vivant et tout entier par la bête grondante. Tant pis ! Je joue mon va-tout : à l'assaut !

UCHMUL (LA BÊTE). — Laisse tomber, microbe, je vais te finir avec ma griffe acérée et puis ensuite je vais te...

Mais alors un formidable scintillement me fait cligner des yeux.

VALENTIN. — Vous allez retourner dans votre monde. Bonne chance !

Et c'est un miracle, car l'instant d'après nous sommes en Amérique et l'Amérique nous salue.

Fin

(ou pas)

Natalia

Âge : 28 ans / Profession : capitaine de la marine marchande et voleuse internationale / « Je suis une grande brune aux yeux verts, mince et courageuse. Je suis stricte et j'ai le goût de l'aventure. » / « Mon secret ? Je suis à la recherche du fameux trésor de la Pierre Noire, et parce que j'ai volé plusieurs fortunes, j'ai la police à mes trousses ! »

Natacha

Âge : 24 ans / Profession : servante et mercenaire / « De taille moyenne, je suis mince. Mes yeux sont bleus et mes cheveux châtons. De caractère dominateur, je sais m'entourer de mystère pour ne pas dévoiler mon jeu... Mon secret ? Je suis en réalité une mercenaire et je cherche à capturer cet escroc de capitaine Natalia ! »

Vladimir

Âge : 29 ans / Profession : marchand et combattant / « Je dirais de moi que je suis un grand costaud, plutôt beau gosse avec mes cheveux bruns et mes yeux bleus. Si j'ai de l'humour et que je suis drôle, cela ne m'empêche pas d'être un fameux combattant ! Mon secret ? J'ai tué mes parents et depuis ce jour, je n'ai jamais revu ma sœur... »

**par Sarah, Marion,
et Mathieu...**

Journal de bord de la capitaine Natalia

14 août 1475, Saint Petersbourg (Russie). – Aujourd’hui, j’ai accueilli deux nouveaux membres d’équipage : Natacha, une servante, et Vladimir, un commerçant. Nous avons levé l’ancre très tôt, avant même que le soleil ne fût levé. Nous devons avoir livré le caviar et l’or en Inde pour le 18 octobre...

15 août 1475. – Nous nous réveillons très tôt. Je fais sonner la cloche du rassemblement.

NATALIA. – Bonjour tout le monde !

L’ÉQUIPAGE. – Bonjour, Capitaine !

NATACHA. – Bonjour Madame. Je termine de m’habiller et je cours préparer le déjeuner.

VLADIMIR. – Je vais lever les voiles, Capitaine.

NATALIA. – Très bien. Allez, on se dépêche !

Plus tard...

NATACHA. – Le repas est prêt. Venez manger !

VLADIMIR. – Mon Capitaine ?

NATALIA. – Oui ?

VLADIMIR. – Combien de jours va durer le voyage ?

NATALIA. – S’il n’y a pas de complication, un peu plus de deux mois. (*À Natacha.*) Cette après-midi, vous vérifierez la cargaison.

NATACHA. – Bien, Capitaine.

L’après-midi.

VLADIMIR. – Capitaine ! Capitaine !

NATALIA. – Qu’y a-t-il ?

VLADIMIR. – Nous avons vérifié la cargaison deux fois et nous avons constaté qu’une caisse manque à l’appel.

NATALIA. – Qui était responsable du chargement ?

VLADIMIR. – Euh... Moi, mon Capitaine.

NATALIA. – Je ne te félicite pas. Tu n’auras pas de souper ce soir.

VLADIMIR. – Bien, mon Capitaine.

Le soir.

NATACHA. – À la soupe !

Une journée tranquille prend fin. Une caisse est restée à quai au port, ou bien nous l'avons perdue en mer.
Mon nouvel équipage s'avère très attentif.
Demain, la journée sera dure.
Reposons-nous.

16 août 1475. – Aujourd'hui, j'ai récupéré tout mon équipage en Espagne. Nous sommes enfin au complet et nous pouvons reprendre la mer.

18 août 1475. –

10 heures.

VLADIMIR. – Eh bien, il fait gris aujourd'hui !

NATACHA. – Oui, et il y aussi beaucoup de vent. C'est inquiétant.

12 heures.

NATALIA. – Vladimir ! Viens vite sur le pont sur le pont, il faut abaisser les voiles, la mer est déchaînée !

VLADIMIR. – Oui, Capitaine, à vos ordres ! J'informe l'équipage !

NATALIA, à Natacha. – Mais que fais-tu ?

NATACHA. – Je prie la déesse Agathos !

NATALIA. – Mais rends-toi utile, voyons ! Plutôt que de prier une déesse ! Je ne sais pas, moi, n'importe quoi...

VLADIMIR. – Capitaine, la tempête redouble. Nous n'allons pas résister longtemps.

NATALIA. – Courage, mes amis...

Et les vagues étaient immenses, il pleuvait à torrents et le ciel était gris.

La tempête n'a pas cessé de toute la journée...

16 heures.

VLADIMIR. – Capitaine, Capitaine ! Pedro est tombé à l'eau.

NATALIA. – Prenez les cordes ! Attachez-vous solidement à un bout de la corde et nous vous tiendrons !

VLADIMIR. – À vos ordres. Souhaitez-moi bonne chance...

Vladimir plonge dans la mer agitée.

VLADIMIR. – Remontez-moi... Pedro n'est plus des nôtres... Son corps est introuvable...

20 heures. *La tempête s'est calmée. La disparition de Pedro nous attriste tous.*

23 août 1475. – Nous sommes arrivés à proximité de l'île de Sainte Hélène. L'équipage est fatigué, il fait chaud, la nourriture est mauvaise. Je propose à mes amis de se ravitailler à Sainte Hélène, qui paraît assez verdoyante. Nous salivons tous à l'idée de manger des noix de coco et des bananes.

Sainte Hélène est peuplée d'une maigre colonie d'Anglais qui élèvent des moutons et qui nous regardent comme si nous étions des habitants de la lune. Ils ne nous posent aucun problème tandis que nous faisons le plein de fruit. En passant, nous leur dérobons trois ou quatre moutons sans qu'ils se rendent compte de rien.

24 août 1475. –

VLADIMIR. – Pirates en vue !

NATALIA. – Attaquons-les ! Ils ont sûrement de l'or sur leur bateau...

NATACHA. – Vous êtes folle ? C'est beaucoup trop dangereux. Ce sont des brutes sanguinaires qui nous mettront en pièces ou nous réduiront en esclavage ! Non, non, je vous en prie, Capitaine...

NATALIA. – Ne me traitez jamais plus de folle ou je vous fais fouetter et jeter aux requins, compris ? Vous autres, sortez vos armes ! Préparez les canons ! Pas de quartier ! Pas de pitié !

VLADIMIR. – Bien, mon Capitaine !

L'abordage est violent. La capitaine pirate, Alix, s'en prend à Natacha qui ne se laisse pas faire : elle empoigne un couteau de boucher long de quarante centimètres et combat avec vaillance, agilité et intelligence, ce qui nous étonne tous. Vladimir, sabre au clair, se porte à son secours. De taille et d'instinct, il parvient à repousser Alix et à la jeter à l'eau. Voyant cela, les autres pirates, désorientés, prennent la fuite, qui plongeant à la suite d'Alix, qui tentant de sauter de notre pont au leur.

Nous sommes sauf, mais sans plus d'or qu'au départ.

28 août 1475. – Quatre jours ont passé. Nous arrivons à proximité de Madagascar. Mes amis ne savent pas que je suis à la recherche de la Pierre Noire.

VLADIMIR. – Terre, droit devant !

NATALIA. – Ah, enfin ! L'île de Madagascar...

NATACHA. – Vous voulez aller sur l'île ?

NATALIA. – Oui, nous allons accoster...

NATACHA. – Nous allons perdre beaucoup de temps pour la livraison.

NATALIA. – Nous le rattraperons.

Un peu plus tard...

NATALIA. – Prenez des armes avec vous ; on ne sait jamais.

À peine débarquée, Natalia se met à la recherche du temple qui abrite la Pierre Noire, le trouve, mais tout soudain, des cannibales surgissent ! Vêtus d'un pagne, ils sont tout bruns, parfois noirs, et leur corps, couvert de peintures de guerre, dégage une pénétrante odeur de sang moisi.

Les anthropophages s'emparent de Natalia, en dépit des efforts de celle-ci pour se défendre, et l'emènent avec eux pour la sacrifier à la déesse Agathos. La malheureuse Natalia est ligotée solidement sur l'autel des sacrifices. Un cannibale géant s'approche. Il porte un long couteau brillant. Il prononce quelques mots de sa voix gutturale et profonde. Natalia se débat, mais ses liens sont indestructibles. Le géant lève son couteau et le plonge lentement dans le ventre de la malheureuse. Elle hurle, elle crie, le sang chaud coule le long de ses flancs. Le couteau ressort, puis plonge à nouveau, dans le cœur cette fois-ci. Natalia pousse un dernier cri avant de rendre l'âme.

Un grand silence s'abat sur la forêt sauvage.

Lentement, les cannibales dépècent Natalia, chacun emportant un petit morceau d'elle.

Quand Vladimir et Natacha découvrent à leur tour le temple de la Pierre Noire, ils comprennent que Natalia a été enlevée. Ils partent à sa recherche et finissent par découvrir l'abominable scène : les vêtements de Natalia imprégnés de sang jonchant le sol ; ses armes éparées ; ses bijoux et ses breloques gisants...

Natacha étouffe un cri ; Vladimir ravale un sanglot.

VLADIMIR. – Fuyons ce lieu d'épouvante !

NATACHA. – Oui, fuyons !

VLADIMIR. – Quelle fin tragique, même pour une voleuse !

NATACHA. – Oui, c'est horrible. Mais pressons-nous : je ne tiens vraiment pas à rencontrer les monstres capables de telles atrocités !

VLADIMIR. – Vous avez raison...

Et c'est ainsi que Vladimir et Natacha prirent la mer sans avoir revu Natalia.

12 septembre 1475. – Nous arrivons enfin à Koshi, en Inde.

VLADIMIR. – Tu dois être heureuse d'être rentrée. Tu vas retrouver ta famille...

NATACHA. – Oui, je le suis. Mais toi aussi, tu dois être heureux. Tu vas revoir ta maison...

VLADIMIR. – Euh, oui... Mais mes parents... Mes parents ne sont plus de ce monde...

NATACHA. – Oh, désolée. Tu sais je vais te confier un secret. En fait, je devais arrêter Natalia. Cette femme était un brigand, très recherché dans des tas de pays étrangers, une femme très dangereuse.

VLADIMIR. – Vous êtes une mercenaire ?

NATACHA. – Oui, c'est ça.

VLADIMIR. – Je comprends mieux pourquoi vous vous battiez comme un homme...

NATACHA. – Ah ah !

VLADIMIR. – Puisqu'on est dans les confidences, j'ai quelque chose à vous dire, une chose que je n'ai jamais dite à personne... Lorsque j'étais adolescent, lors d'un voyage en mer en compagnie de mes parents, une nuit que je tenais la barre... Attendez un instant, c'est un souvenir douloureux... Une nuit, donc, alors que mes parents dormaient, une tempête terrible s'est levée... Je te passe les détails affreux... Toujours est-il qu'en une fraction de seconde, je me suis retrouvé dans l'eau et j'ai vu couler notre bateau... Je n'avais pas eu le temps de réveiller mes parents... Je suis le seul survivant de ma famille...

NATACHA. – C'est une bien triste histoire. Je suis terriblement désolée...

14 septembre 1475. – Nous arrivons enfin au port. Nous sommes tous très fatigués. Nous livrons nos caisses.

